

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

rKç

The text on this page is estimated to be only 28.70% accurate

\ MAURICE ROLLINAT L'A NATURE POÉSIES PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER 6. CHARPENTIER et E.
FASQUELLE, ioiTiiii* 11, RUE DE GRENELLE, 11 1892

The text on this page is estimated to be only 12.67% accurate

f ■ i

The text on this page is estimated to be only 14.50% accurate

LA NATURE

The text on this page is estimated to be only 14.90% accurate

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER A 3 fr. 50 le volume.
OUVRAGES du M^{me} AUTEUR : • Dans les Brandes 1 vol. Les
Névroses (5^e mille) 1 vol. L'Abîme 1 vol. 1 V ÉVREUX,
IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate

MAURICE ROLLINAT LA NATURE POÉSIES PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER G. CHARPENTIER ET F.
FASQUELLE, ÉDITEURS 11, RUE DE GRENNELLE, 11 1892

The text on this page is estimated to be only 0.77% accurate

^ :^S5(o.3Q.i5' (^^^^^^u-^^^^- ^ ■

LA NATURE LE VENT Elément fantôme, ondoyant, Impalpable,
invisible, ayant La soudaineté, le fuyant, Toutes les forces, Tous les
volumes, tous les poids. Tous les touchers, toutes les voix, Toutes les
fougues, à la fois Droites et torses... I

LA NATUKli» Le vent ! Protée aérien, Surveillant, quand il ne dit rien. Sa métamorphose qu'il tient Constamment prête ! Le vent.! frôleur du liseron, Du grain de sable, du ciron. Et, tout à coup, le bûcheron De la tempête ! Soufflant la bonne exhalaison. Il recèle une trahison, Puisqu'à cette même saison Où son haleine Va déierles odorats, • Les Pestes et les Choléras Sont les voyageurs scélérats Qu'elle promène» La Terre semble jubiler Et l'Océan se consoler

LK VENT. 3 Lorsque le vent V6ut s'appeler képhir ou brise^ La
fleurette est pour ce berceur Une toute petite -sœur Qu'il vient c&liner en
douceur Et sans surprise. Las de siffler et de gémir, Certains jours, il paraît
dormir : A peine alors s'il fait frémir La moindre tige ; Il s'endort, puis
s'éveille un brin, Souffle minuscule et serein Qui lutine au ras du terrain Et
qui voltige. Même on dirait qu'il a le goût Du silence, qu'il s'y dissout; Un
soupir de soupir, c'est tout Ce qu'il profère :

LA NATURE. Il flotte mystique, enchanté, Comme une âme de volupté Dans la diaphanéité De l'atmosphère. Il se distrait du calme plat En vagabondant çà et là; Sans que son humeur pour cela Soit tracassière, Il bat la feuille qui devient D'un vert neuf ou d'un vert ancien. Car il l'époussete aussi bien Qu'il l'empoussière. Mais avec le temps automnal, Les hauteurs, la plaine, le val, Sont pris du frisson végétal A rimproviste ; On se retourne en maint endroit Sur un coup subit qu'on reçoit ..

LE YENT. C'est le vent aigre, presque froid Et déjà triste. Et dès
lors, derrière, devant, De côté, toujours s'élevant, Flue et reflue un bruit
bouffant; Avant la pluie. C'est un claquement sec, un peu Comme le frou-
frou d'un bon feu, Quand la flamme jaune au dard bleu Lèche la suie. Les
feuilles cessant de stagner Commencent à dodeliner, On voit très au loin
moutonner Toute leur masse; Un trouble parcourt le gazon, La girouette, le
buisson Gesticulent à leur façon. Et Teau grimace.

6 LA NATURE. Quand la tempête se produit, Le vent hurle..
C'est toujours lui Qui la devance, la conduit Et la présage; Et son mauvais
surgissement Fait sentir plus spectralement Le livide assombrissement Du
paysage. Au fond des campagnes, dans l'air, Quel cauchemar et quel enfer
Quand, parmi la foudre et l'éclair, Le vent inflige Sa démence à Pobscurité !
Tout tourne en pleine cécité Dans Teffroyable insanité De ce' vertige. L'hôte
inquiet d'un vieux manoh* Doit nécessairement savoir

LE VENT. Combien il est lugubre et noir» Les nuits d'orage,
D'entendre, tout seul, du dedans^ Ces gigantesques bruits grondants, Confus
d*abordy bientôt stridents Et pleins de rage. Insensiblement, par filets
Plaintifs, saccadés, maigrelets, Le vent glisse entre les volets • Et sous les
portes, Et, s'engouffrant aux corridors, Il gémit ainsi que des morts Qui
viendraient pleurer leurs remords Avec des mortes. La rumeur monte, en
plus chagrin, Comme un bourdonnement marin; Et puis, tumulte souterrain,
Clameur mourante*

LA NATURE. De tout un peuple massacreur, Rires de folles en fureur.. ♦ C'est la musique de Thorreur Dans l'épouvante! Le vent ne commence parfois Qu'à fendre l'air en tapinois, Qu'à gercer l'eau, tâter les toits, Frofsser le chêne, Coucher l'herbe et raser le roc : Il se tasse pour un grand choc, Et subitement, tout d'un bloc, Il se déchaîne Contre les bois, les prés, les monts. Routes, sentiers, sables, limons ; Il faut au jeu de ses poumons Les vastitudes Et s'exaspérait des prisons Que lui font les quatre horizons

LK VKNT. Il cogne à toutes les cloisons Des solitudes ! Il fouille
les coins et les creux ; Au sommet des glaciers affreux La neige, par
monceaux vitreux, Par masses blanches, S'écroule sous son cinglement Qui
poursuit caverneusement La chute et Tengloutissement Des avalanches. Lès
océans sont rendus fous Par les plongements de ses coups, Il redescend au
fond des trous, Remonte aux cimes... Et rebouleversant les flots, Prc'cipite
encor son chaos Des escarpements les plus hauls Dans les abîmes.

10 LA NATURE. Il met le feuillage en haillons, Sabre les blés sur les sillons, Prend l'herbe dans ses tourbillons, La tord, la hache ; il livre même des combats Aux vieux arbres de haut en bas, Et quand il ne les pourfend pas, Il les arrache!... Et, toujours, par tout l'univers, Par les continents et les mers, Les champs, les cités, les déserts, Passe et repasse. Tour à tour tendre et furieux Ce grand souffle mystérieux : La respiration des cieux Ou de l'espace !

The text on this page is estimated to be only 28.86% accurate

LA CHARRUE. 11 LA CHARRUE Là-bas, sur celte lande ardue
Où de l'eau jette un louche éclat Et dont le blême horizon plat Prolonge
encore Télendue, Celte charrue afflige l'œil I... Sinistre épave surannée De
la culture abandonnée, Elle met la pensée en deuil.

12 LA NATURK. Car funèbre est sa silhouette Autant que celle
d'un tombeau Sous les planements du corbeau Et les zigzags de ralouelte.
Là, naguère, des papillons, Comme des âmes du silence, Traînaient leur vol
qui se balance Sur les friches de ses sillons. Une lumière droite et crue,
Frémissante et fixe à la fois, Faisait flamboyer les vieux bois Et les vieux
fers de la charrue. Maintenant, dans Tair déserté A grand'peîne un cri qui se
sauve ! Et sur toute la plaine fauve La visqueuse immobilité.

LÀ CHARRUE. 13 Mais, sous les larmes de bruine « Que pleure
le si triste ciel, Combien tragique et solennel L'aspect de cette humble
ruine! Justement, voici que la nuit. Approchant de sa plénitude, Souffle un
frisson d'inquiétude Aux haleines du vent qui ifuit ; Encore bien plus
solitaire, Sait-on si ce malheureux bloc N'entend pas monter vers son soc
Une voix du fond de la terre Qui lui dit : « Sur toi désormais La moisissure
va s'étendre; tîomme et bœufs, tu peux les àttendréj Ils ne te reviendront
jamais. >

U LA NATUtE. Lanae est' déjà recouverte D'un vitreux toujours
brunissant : Vague, la: charrue, à présent, A.l'air d'un' gratid fantôme inerte.
Et toute l'horreur du sol ras, Tout le mystère de l'espace. Tout Teffroi du
jourtjui trépasse. Tient alors entre ses deux bras; ' On ne voit sous le ciel
livide, Chargé des ombres du lointain, Que cet angle à peine distinct,
Gigantesque, emplissant le vide.

n LK CHAMP DE DLF: là ,LE CHAMP DE BLE Bordé d'arbres
très vieux où d'une patte alerte Geais et piverts gnippaient en mariant leurs
cris, Le petit champ de blé dormait sous les cieux gris, Triangle jaune, au
sein d'une immensité verte, Au milieu d'un désertj dans un cadre chagrin De
rocs monstres, de bois spectres, d'âpres collines, Entre des joncs, dés houx,
des genêts, des épines, D'un mouillé dénonçant la bourbe du terrain.

16 LA NATURE. Ressortant sur ce louche et vaste marécage,
Dans un océan vert, espèce d'îlot blond, Ce champ vous surprenait : sous la
voûte de plomb : Il devenait terrible en ce pays sauvage. Il était si perdu, si
loin d'une maison! A croire qu'un génie, amant de la nature, L'avait ainsi
planté pour offrir la pâture Aux oiseaux besogneux dans la froide saison.
Bluets, coquelicots, tiges entremêlées, Ici; là, montaient haut presque
jusqu'aux épis ; Ailleurs, sous des chardons violets assoupis, Le froment
rabattait ses têtes barbelées. Et muet et léger comme un zéphir d'été Sur un
étang cuivreux engourdi dans sa vase, L'insecte nonchalant voltigeait en
extase Sur cette nappe d'or dans Tim mobilité..

LE ghâmp de blé. n Maïs déjà, par endroits, trouble, mal épandue,
La lumière du jour ne se trahissait point; Et de grandes vapeurs s'élevant sur
tel point. Tachaient d'ombre le vide affreux de Tétendue. Un chaud morne et
brumeux! d'air? pas même un soupçon L'écho restait figé dans sa caverne
sourde, Et le vague emplissait cette atmosphère lourde Où l'arôme étouffé
stagnait comme le son. Peu à peu le soleil trouant la nue à peine Teinta ses
voiles gris du sang de ses rayons, Et, bientôt, les hiboux, reptiles et grillons,
Ne firent qu'une voix ligueuse et souterraine. Tous les oiseaux criards
maintenant avaient fui ; La stupeur écrasait les chênes et les hêtres, Ce
monotone accent des invisibles êtres Ajoutait au silence un mystère d'ennui.
2.

The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate

h . LA NATURE. Et le soir vint : le vent toujours sans rerauage.
Effleurait ce gi*ahd blé d'insensible façon, Juste assez pour qu'il eût un
semblant de frisson Dans le croûpissément de Taie et du feuillage. '

LA CANICULE. 19 LA CANICULE Le ciel couve la pesUlence :
Le soleil, à coups de rayons, Persécute jusqu"aux grillons Qui s'enfouissent
dans le silence. Le cuisseau naguère si plein Ne monte pas à la cheville ; Et
là-bas, se recroquevillé La roue énorme du moulin.

20 LA NATURE. Midi ! l'heure atroce est venue OÙ le terrain
surétouffé Va cuire après avoir chauffé Sous la fournaise de la nue. Entre
ces deux brasiers, il faut Sans qu'une brise le console, Que le paysage
rissole De haut en bas, de bas en haut, Malgré sa cuirasse d'écailles, Le
lézard, qui se risque moins Cherche davantage les coins Au long des murs
et des rocailles. Insecte, caillou, jonc, roseau. L'archer cruel prend tout pour
cible, Le papillon est invisible, Taciturne reste l'oiseau.

LA CANICULE. 21 Hormis le ronflement des mouches

Tourniquant sur un lac tari, Pas un murmure, pas un cri A travers ces pays farouches. L'herbe grille sur les plateaux Et dans les fonds elle se fronce ; Le genêt, le buis et la ronce Noircissent au pied des coteaux. Par la chaleur, déjà soufferte, L'arbre accablé finalement Porte comme un écrasement Le poids de son feuillage inerte. Et toujours plus lourd, plus fiévreux, Croupit l'air qui se coagule, La contagion s'inocule Partout, aux recoins comme aux creux.

25 . LA NAÏÛRK.: Les rochers noirs et jauâe soufre Rutilent,
calcinés d'aplomb, Et lé torrent roule du plomb Entre les braises de son
gouffre,. L'espace devient un cachot . De brume ardente qui tremblote ;
Parfois, au ras du sol il flotte Comme une vapeur de réchaud. Et les bèleâ se
sauvent toutes Du soleil commt d'un danger; Aucun pas ne vient déranger
La poussière blanche des routes. Avec un telachârnement La canicule fait
âon œuvre, Que la si frileuse couleuvre En arrête son rampement.

wf-r^n LA CANICULE. "ZZ ' Mais l'éclat inoms cru de la'roche,
Le flamboiement plus sourd de Tëau, L'aspect rembruni du fableàu
Annoncent que la nuit s'approche. Et bientôt gronde une rumeur Sur ces
terres torréfiées, Ça et là toutes barbouillées Du sang dé l'astre qui se meurt.
Et de nouveau la voûte craque : Mais ce tonnerre d'un instant Cesse : l'orage
en avortant Rend l'atmosphère plus opaque. Tout brûle encor comme un
damné Dans cet enfer de la nature Où maintenant la pourriture Souffle un
miasme empoisonné !

•24 LA NATURE. L'ombre s'installe : c'est quand même Toujours
du feu, moins la clarté. -C'est la cuisante obscurité Au milieu de l'horreur
suprême. • Emprise d'un affreux sommeil, Dans cette ténébreuse étuve, La
campagne s'endort et cuve Sa morne ivresse de soleil.

ÉTUDES DE VIPERES. 25 ÉTUDES DE VIPÈRES Aux
premiers rayons chauds sur les premiers feuillages ! Quand, rebariolés de
leurs verts tatouages, Les horizons déjà luisent dans la vapeur, La vipère
tressaille au fond de sa torpeur : Puis, en se ranimant, par degrés, elle acère
Sa queue et son museau, — se gonfle, se desserre» Comme pour soulever
de ses mouvements froids La pierre qui la tient sî plate sous son poids. Son
désenrouîemônt que la drainte retarde S'opèi*e enfin» -* - Sa tête avec
leriteur se dardie

26 LA.NATURJS. Par la fissure où filtre un rayon de soleil ; La
chaleur du dehors achève son réveil, Et la bête choisit un coin tiède et S'y
love Pour cuver son v.enin que le printemps rénove. Ayant replié sa queue et
son chef Klle ébauche ainsi la forme d'un f, En plein marais vide où sèche
la bourbe, D'un noir si luisant qu'elle est en relief Sur le charbonneux amas
de la tourbe. Soudain, des deux bouts, elle se décourbe, Sunprend ce mulot>
siffle, et, sans grief, . Le pompe à longs traits encor^ clerechef, , Et ferme
sur lui sa gjueulç de fourbe. Tout enroulée autour d'un chardon qu'elle
étrangle^ Ne montrant que le bout de sa tête en triangle, Elle reste muette et
des heures au pied' ' ^ De l'arbre où ses regards montenl pour épier. Elle a
senti là-haut, dans ce treillis vert sombre, Gomme un sautillement aile' de
petite ombre " /

ÉTUDES DE VIPÈRES. 17 Avec un cri devant sortir d'un petit
bec : Par instants, elle lire à demi, d'un coup sec, Sa languette fourchue ainsi
qu'une flammette, Sibilant de façon à ce qu'elle n'émette Aucun son trop
strident qui la dénoncerait, Prête à magnétiser : lorsque l'oiseau paraît I A
peine vu qu'il est déjà sous l'affreux charme, Le sifflement pointu répond au
cri d'alarme, Et la vipère impose à l'oiseau plein d'effroi Là fascination fixe
de ses yeux froids.

28 LA NATURE. LA VIEILLE HACHE Le fer et le manche
lépreux, Au coin de la muraille où pousse Le champignon avec la mousse,
Elle moisit d'un air affreux. Soudain, en ce caveau qui grouille De légumes
et de tessons, La hache, entre deux limaçons, Parle en ces termes à la rouille
:

The text on this page is estimated to be only 29.09% accurate

iwgih»—

LA N^ATIÎRE. î Qîiând il fallait me repasser L^homme ne faisait pas la moue, Pas plus tôt en branle la rôuc Qu*elle avâit.fini, de grincer ! .". . Aussi, quand je quittais la meule, Il disait en s'émerveyiaîit : « Ce que c'est ! Déjà, quel taillant ! c Elle va couper toute seule !» Ah t oui ! l'aiguisage était prompt... Et pétaiis sûre dé mon "rôle. Lorsque je partais sur l'épaulé De mon maître, le bûcheron. Alors, ni'eh allant aii massacre . Du vieux chêne ou du grand bouleau, Je renvoyais tout comme l'eau Des reflets d'ardoise et de nacre'

LA VIEILLE IIAtlle. 31 Je tranchais si bien qu'en deux coups
J'abattais les plus fortes branches, Je faisais des entailles franches Dans le
cœur des buis et des houx. Et, parce que tu m'as mangée, Peu d'abord, et
puis, toujours plus, Parmi ces poinçons vermoulus Je reste là dévisagée.
Dans un souterrain plein d'effrois, Avec des êtres lents et froids Traînant un
corps d'ombre et de' marbre Ton acharnement me confond ! Qu'es -tu donc ?
— La rouille répond : — ^ Je suis la vengeance de l'arbre. f ■

32 LA NATURE. LE RENOUVEAU L'herbe qui pousse et qui
s'étend Au long des pentes ravinées Annonce la fin de l'Antan : Les roches
demi-gazonnées Font le paysage content. Pour fêter les jours qu'il attend, Le
grillon reprend ses tournées Et recraquète en arpentant L'herbe qui pousse.

LE RENOUVEAU. 33 Et, si du fond de son étang, Par les soirs et
les matinées, Tel bon crapaud chargé d'années Commence à devenir Autant,
C'est que nuit et jour il entend L'herbe qui pousse.

1A NATURE. IMPRESSION D'HIVER L'herbe tombe en
décrépitude, L'eau vive gèle au fond des trous : Seul, un bois de pins et de
houx Reste vert dans la solitude. Ironique par ce temps rude Cette couleur a
Tair moins doux Que les tons fanés, bruns et roux. Dont Tœil prend la
morne habitude.

■^ "• "IW «l^^ IMPRESSION D'HIVER. Ce verdolement noircit
le froid, Et quand on marche en cet endroit Une vague horreur vous escorte
: Car ils semblent maudits, l'hiver, Ces terrains tout nus comme un ver.
Sans un lambeau de feuille morte.

36 LA NATURE. LES FEUILLES MORTES Avec les progrès de
l'automne La campagne se rembrunit Et, par endroits, saigne et jaunit Dans
son verdolement monotone* La méditation du ciel Prend les paysages. -^
Les choses Ont des silhouettes moroses D'un surgissement solennel*

LES FEUILLES MORTES. 37 Et, lugubrement, se prolonge,
Frémissant ou stupéfié. L'immense feuillage noyé Dans une atmosphère de
songe. Un murmure bas se produit A travers cette somnolence ; Comme une
plainte du silence, Comme un gémissement du. bruit. A la longue, toute la
masse Des grands horizons chevelus Change et languit de plus en plus Sous
la brume qui se ramasse. Puis, rafales, froid, ciel en pleurs ! Encore se
métamorphosent, S'altèrent et se décomposent Ces fouillis d'ombre et de
couleurs. 4

38 LA NATURE. On dirait qu'avant la froidure La terre étale ses adieux : Si tristes chantent pour les yeux Ces tons mineurs de la verdure, Ces doux pastels qui se défont, Ces aquarelles presque éteintes. Ces coloris vagues, ces teintes D'un fané toujours plus profond ! Lorsque la brume se déchire, On voit luire au soleil peureux Des jaunes d'un vert douloureux, D'immortelle, d'ocre et de cire. Des rouges-vin, des rouges-sang, De mauvais roses de phtisie. Tendre et funèbre poésie Des pauvres feuilles trépassant !

;»ÎW«K .. ' -'LES FEUILLES MORTES. 39 Avant peu, l'oiseau
qui les hante Verra nus l'arbre et le buisson ; Et voici leur dernier frisson Sur
la branche naine et géante. Elles ont tant de fois souffert, Poussiéreuses,
cuites, mouillées, Si souvent les a travaillées La fermentation de l'air,
Qu'aujourd'hui, sans effort, sans lutte, En passant, rien qu'à les frôler, Le
vent les fera s'en aller : Elles sont mûres pour la chute. Dans le fossé, dans
le sillon. Sur l'herbe pâle et sur l'eau brune. De temps en temps, il en tombe
une, Tout droit — ou, comme un papillon,

40. LA NATURE. Elle se balance, elle flotte, Se soutient en l'air
un moment Par un petit voltigement Qui se tortille et qui tremblote. Mais
Faquilon vient à s'aigrir... Elles tournent, folles, pressées, Confuses comme
les pensées D'un malade qui va mourir. Et sous la nue âpre et plombée,
Toujours plus pauvre de rayons, C'est l'envolée en tourbillons Ou la
verticale tombée. Le vent siffle ou garde en rampant Un silence plein de
menaces ; Bien peu de feuilles sont tenaces : Elles jonchent le sol coupant.

Il—' t ôii «I» r I i*" LES FEUILLES MORTES. 41 Herbu,
glaiseux, toutes les sortes De terrains bossus, penchés, creux. On voit
chemins plats et scabreux Mosaïques de feuilles mortes. Là se poursuit le
dénouement De leur si lente flétrissure Par une lente moisissure Un lent
recroque villement, Bien longtemps, le regard qui traîne Distingue en leur
amas croupi, La petite pomme d'api Soudée à la feuille du chêne. Et c'est
l'averse après le vent. Ou la gelée après les pluies ! Parmi ces régions
enfouies, Le tout à la fois si souvent ! 4.

42 LA NATURE, Elles se soulèvent de terre Avec ce mouvement cassé, Ce vague essor d'oiseau blessé Qui retombe et meurt solitaire. Elles roulent par les torrents, Elles vaguent sur les rivières. Elles vont servir de litières Aux petits ruisseaux transparents. Et maintenant champs et prairies, Les berges, les talus, les fonds Ont des couleurs d'anciens plafonds Et de vieilles tapisseries. Le val où la brume épaisse S'en imbibe comme une éponge, L'ombre de la nuit qui s'alonge Y suit le jour qui raccourcit.

LES FEUILLES MORTES. 43 La plaine paraît écrasée, Farouche
à Toeil, hostile au pas, Comme si, sous le ciel plus bas, La terre s'était
renfoncée. La montagne surgit en vain Pour animer tant de ruines, Elle-
même est dans ces bruines Aussi morne que le ravin. La ronce déjà moins
résiste A sa décoloration : Rien ne donne l'impression D'un échevèlement si
triste ? La source rentre sa clarté, La mousse obscurcit les décombres, La
pierre accumule des ombres Autour de sa lividité.

44 LA NATURE. Oscillant à tout vent qui passe, Côte à côte,
absolument nus, Les peupliers sont devenus D'immenses fuseaux de
l'espace. Et le coudrier, peu à peu, Voit s'enténébrer la rivière Où tremblait si
bien la lumière Avec son morceau de ciel bleu. Le vieux hêtre à ramure
torse Grelotte. Y venant frapper Le pivert l'entend se voûter Sous sa
carapace d'écorce. De séculaires châtaigniers. Sans leur feuillage qui
rapièce Et raccommode leur vieillesse, Sont hideusement renfrognés.

LES FEUILLES MORTES. . 45 « Vus à des distances voisines,
Des chênes paraissent lointains, Et les branchages de certains Ont plutôt
Tair de leurs racines. Aux souffles brutaux et malsains Jour et nuit leur
livrant la guerre. Les buissons si toufl'us naguère, Agitent leurs maigres
fusains. Le brouillard, de tant de mystère Charge tels sols roux et blafards,
Que l'étang, sans ses nénuphars, Y serait pris pour de la terre. Le soleil se
montre : sur lui Rampe un nuage qui l'éclipse, Et c'estun jour d'apocalypse
Au miheu d'un désert d'ennui.

O LA NATURE. Cet effet sinistre qu'emprunte L'air humide au
vol du corbeau Vous opprime : on songe au tombeau Dans cette nature
défunte. De petits végétaux tout secs Et l'herbage où l'eau s'incorpore Ont
des formes de madrepore, De corail, d'algue et de varechs. Gomme enfumés
par l'atmosphère^ Les pins noircissent, et voici Les lierres assombrir aussi
Leur éclat pensif et sévère. Par delà brandes et guérets, Dans une vapeur qui
les brouille, Se profilent, coiffés de rouille. Les grands squelettes des forêts.

n Et l'hiver long comme un remords Met son froid sur l'ombre
accroupie : Toutes les feuilles en charpie Achèvent de pourrir leur mort.
LES FEUILLES MORTES 47 Les vision? diminuées Font des spectres à
l'horizon. Le libre espace est en prison Sous sa coupole de nuées.

48 LA NATURE. LE SCULPTEUR Le vent est le sculpteur de
Tonde Qu'il pétrit, brasse à coups tordus, Lorsqu'il chasse, poumons tendus,
Sa grande haleine vagabonde. Mer, fleuve, ruisseau, flaque immonde A son
gré deviennent bossus, Raboteux, caves et pansus, Et, comme il meut la
face, il sonde Le fond de l'eau basse ou profonde. Faut-il que l'éclair le
seconde,

1 LE SCULPTEUR. 49 Qu*à ses souffles redescendus La voix du tonnerre réponde ? Pourquoi ? puisqu'il serpente et gronde î S'animant tout seul, il abonde En façonnés inattendus : Les yeux demeurent confondus Par son invention féconde Qui se varie à la seconde Sur tous ces miroirs éperdus. Mais les pouvoirs qu'il a reçus De la souveraine du monde Ne vont pas jusqu'à polir l'Onde ; A moins cependant qu'il ne tonde En les vernissant ses dessus, Quand la nuit, dans la saison blonde, A soupirs vagues, imperçus, Il rampe au long des coins moussus Et flotte sous la Lune ronde.

.^jO la natuue. LUNE D'ORAGE La lune a mangé les nuages :
Elle émerge, s'épanouit Et soudainement désenfouit La vision]des
paysages. Le brouillard abat ses cloisons Entre le feuillage et la pierre ; Une
lumineuse poussière Parsème les quatre horizons.

•^^^w-^^iç—^- 'y LUNE D'ORAGE. 51 Au ciel calmé, de bon
augure, Frémit Tastre de diamant, Et sous son froid scintillement Qui les
nimbe et les transfigure, Tous les fantastiques décors Des hauteurs, des
fonds et des berges, Ont le frissonnement des vierges Et la solennité des
morts. La plaine sauvage dénombre Ses aspects lépreu^ et chagrins : Jongs
des étangs, plis des terrains S'illuminent dans la pénombre. Sur la colline,
au creux du val, La campagne rugueuse et verte S'enveloppe mi-découverte,
D'une atmosphère de cristal.

Ô2 LA NATURE. Des chatoiements pleuvent, s'épanchent Dans
les torrents bleus, les lacs noirs, Redevenus les clairs miroirs Des pauvres
arbres qui s'y penchent. Fougères, genêts sont jonchés Des beaux reflets qui
s'entrelacent, Argentant, quand ils se déplacent, L'ombre du sable et des
rochers. A travers landes et bocages Réapparaît visiblement Le troupeau
brouteur ou dormant Des bœufs perdus dans les pacages. Bien qu'il semble
aux tristes hiboux Que le gai matin s'élucubre. Ils poussent un cri moins
lugubre Au fond du silence plus doux.

! LUNE D'ORAGE. .V3 Dans les forêts, l'horreur fait trêve, Car
sur maint vieux chêne tortu Le rossignol qui s'était tu Recommence à
pleurer son rêve. Par les prés, entre les sillons, La voix des cailles se
réveille ; Les buissons reprêtent Toreille Au cliquettement des grillons. Et
de nouveau ronflent des ailes Les papillons c tête-de-mort » ; Et le marais
grossit encor Sa plainte et son bruit de crécelles. Tout à l'heure, avec ce
frisson De la tempête qui s'amasse. Une averse humectait l'espace Et le sol,
de telle façon

54 LA NATURE. Que le vent moite qui circule Mouille encore ce
clair-obscur, Amalgame tranquille et pur De l'aurore et du crépuscule. Et le
bon soleil des crapauds Dissipant son inquiétude, Toute l'étrange solitude
Goûte l'extase et le repos : Elle s'endort dans ses arômes, Avec ses hôtes
engourdis, Comme un nocturne paradis De mélancoliques fantômes. Mais,
lente, sans trop s'accuser, La brume a refile ses toiles, . * Et voici, sous de
mornes voiles, La Grande Lampe agoniser.

LUNE D'ORAGE. ' r>5 Déjà grondent par intervalles Les cieux
sinistrement couverts, Et la pluie arrive au travers Des flamboiements et des
rafales. »• Hors le n^urmure coassant, Tout bruit d'en bas tombe et s'entèrro
; Puis, la couleur devient mystère, La forme va s'assombrissant, Et par
degrés, toujours plus brune, Elle chancelle et se réduit Et l'orage reprend la
nuit : Les nuages mangent la lune.

56 LA :SATUBE. LE PETIT TEMOIN Sans beaucoup sortir de
ses trous, L'insecte voit ce qui se passe : A sa manière, autant que nous. Il
est le témoin de Tespace. Ses ciels sont les morceaux d'azur Tenant entre
deux feuilles vertes; Ses monts, les pierres d'un vieux mur, Et ses lacs, les
flaques inertes.

LE PETIT TÉMOIN. 57 Un ruisseau lui fait l'Océan, Le brin
d'herbe, un arbre géant, Et toute la nature en somme Se réduit pour ses
petits yeux : Il ne manque à ce curieux Que la miniature de l'homme.

r>« LA NATURE. LES GRANDES ROUTES Au temps bruineux
et boufTant Les grandes routes sont eii fête... La poussière s'abat ou bien va
s'élevant... Les mètres de cailloux luisent d'un air vivant, Et les arbres plus
frais agitent mieux la tête. Mais quand le soleil triomphant Etend jusqu'à
Teau sa conquête, En leur morne longueur l'ennui va s'aggravant ; Elles qui
sont toujours en quête Des souffles de l'espace et de son bruit mouvant

LES GRANDES ROUTES. .VJ La chaleur plate les hébète : Tout
stagne aux alentours sous le ciel étouffant, Et la poussière sitôt prête \
prendre son essor au moindre coup de vent, \\ez le sol brûlé croupit en tête à
tête. L'être humain non moins que la bête N'est pour elles le plus souvent
Qu'un fantôme banal, furtif et décevant Qui passe et jamais ne s'arrête. Mais
que le ciel gronde et revête Un brouillard blême qui se fend Au tranchant
d'éclairs se suivant Qu'un tourbillon soudain enlace jusqu'au faîte Les monts
et les forêts qui sommeillaient avant... Alors, au fort de la tempête, Les
grandes routes sont en fête !

I 60 LA NATURE. LE BROCHET Le guet-apens de la matière,
L'instinct le plus traître du mal Incarnent dans cet animal Leur fatalité tout
entière. Tellement le sort l'a fait naître Machine de férocité Que Taveugle
voracité Est le seul ressort de son être.

LE BROCHET. 61 Or, avec ses dents d'un bon pouce, Et
démessurément râblé, Ce brochet-ci n'a pas volé Son surnom de requin d'eau
douce. Si creuse et fendue est sa gueule, Toujours docile à ses complots,
Qu'une brème de trois kilos Y rentrerait bien toute seule. Son museau qu'il
dresse à l'embûche. Espèce de lance-poignard, S'exagère en bec d'un canard
Qui serait plus gros qu'une autruche. Sa peau n'est pas moins monstrueuse,
Montrant sur les flancs et le dos Des tons d'écorce, de métaux, De pierre
simple et précieuse. 6

02 LA NATURE. La lutte, Tonde, les années L'ont
métamorphosée en cuir Dont le moindre éclat fait s'enfuir Les plus gros
poissons en tournées. Le triangle arqué de* sa queue, Kn formé d'immense
éventail, Est encore un épouvantail Qu'ik aperçoivent d'une lieue. C'est
comme une yole vivante Qui nagerait entre deux eaux. Aussi souple que les
roseaux Ou rigide en restant mouvante. Sa longueur plus que singulière
Surprend ! on en reculerait, Lorsqu'à l'aube il vous apparaîtrait Au grand
carreau de la rivière.

LE BROCHET. ' 03 Car on se dit, Tâme saisie, Que cette barque-
soliveau A des yeux, un ventre, un cerveau, Une gueule et des dents de scie.
On redoute, quand le soir tombe, De voir ce nageur de la mort Oû, si Ton
chavirait du bord, On pourrait bien trouver sa tombe, Gela qui vient flotte et
s'arrête (Test lui ! sur le noir de cette eau, Guettant vague, semblant plutôt
Une grande ombre qu'une bête. Les poissons toujours en alarmes Savent-ils
son palais entier. Sa langue et jusqu'à son gosier Hérissés de terribles armes
?

64 LA NATURE. C'est à croire à leur méfiance Pour dormir et se
diriger : Leur flair soupçonneux du danger En vaut presque la conscience.
Donc, tous se sauvent, mais qu'importe ! Malgré son âge et sa grosseur A
fleur d'eau, comme en épaisseur, C'est sa vitesse qui l'emporte ! D'ailleurs,
fréquemment, il arrive Qu'il s'envase comme un long roc, Ou qu'il se love,
tout d'un bloc. Dans un sous-terre de la rive. Dans l'herbe il simule une
poutre. Quelque vieux tronc d'arbre échoué : Et son tour est si bien joué
Que, maintes fois, il prend la loutre.

LE BROCHET. 65 Et puis, du diable 1 s'il ignore La place où
trouver son butin, Celui du soir ou du matin , Des ténèbres ou de Taurore î
Il sait la carpe casanière Mais cabriolant sur ses creux ; Les chevennes
aventureux S'égarant loin de leur tanière ; Que le barbeau vire, farfouille,
Suit le gardon sur le gravier, Et que l'anguille a son quartier Aux environs
de la grenouille. En pleine onde ou de son repaire Son petit œil de
carnassier Darde fixe un regard d'acier Comme celui de la vipère. 6.

66 LA NATURE. En tel coin, son élan rapace Semble enfermé
dans un étui : Toujours seul, étant toujours fui, Il manquerait encor d'espace.
Il va rampant d'un bord à l'autre, Ce n'est qu'au milieu, dans le vif Du
courant compact et massif Que son amplitude se vautre. Là, cordme un
vautour dans le vide, Il file ! son train libre et fou Taraude et mange le bloc
mou Du vitreux élément perfide. Bien que sa taille de deux aunes Lui soit
souvent un embarras, Il va tout battre : limons gras. Les dormants pierreux,
et les crônes.

■•^~ LK BROCHET. G7 Il guette aux racines de Tarbre, Quitte la vase pour les joncs, Ou remonte après ses plongeurs Dans les nénuphars jaune-marbre. Du plus loin que son flair le sente Il fonce droit sur le fuyard, Plus prompt qu'un rapide en retard Et qui se presse à la descente. Quant au fretin, véron, ablette Qu'il avale sans s'en douter, Il hésite à se projeter Pour cette bouchée incomplète. Les poissons moyens, il les happe 1 Et les malheureux éperdus Dans ses boyaux sont descendus Tout aussitôt qu'il les attrape.

68 LA NATURE. Pour les gros la torture est pire Dans son étau
moite et profond Il les tord, les pétrit, les fond, Et comme un boa les aspire.
Mais, c'est toujours la belle perche Qui fait ses régals souverains : Le rasoir
tranchant de ses reins N'empêche pas qu'il la recherche. L'hiver, son
carnage tenace Se poursuit clos, silencieux, Dans ces fonds plus mystérieux
Sous leur couverture de glace. Le monstre peut tout se permettre Dans cette
rivière borbier, Avec ses nageoires d'un pied Et sa gueule d'un demi-mètre.

LE BROCHET. 69 S'il pouvait faire volte-face, Hors de Teau
bondir tout à coup, Il aurait vite absorbé tout : Le jeûne tuerait cette masse.
Tel quel, il dépeuple quand même La rivière de ses poissons, Et les bords de
leurs limaçons. Quand sa fringale est trop extrême. Tous les aquatiques,
cigogne, Rat, couleuvre, font ses repas. Les chiens morts? il ne manque pas
D'en décarcasser la charogne. Chaque fois que sur l'onde obscure Un noyé
passe dans la nuit Il s'en va dépouillé par lui De son ventre ou de sa figure.

70 LA NATURE. Le prendre ? il est bien trop fantôme Pour le
fusil et le harpon I Et quel tramail barrerait donc L'ubiquité de son royaume
? Il taille, broie, ouvre, dépèce, Triture, engloutit ses sujets : Il a mangé tous
les brochets, Et reste seul de son espèce I Il règae. C'est Togra despote. Le
bourreau gouffre et massacrant, Le gigantesque dévorant Dans son eau
jaune qui clapote.

LA GROSSE ANGUILE. 71 LA GROSSE ANGUILE La
grosse anguille est dans sa phase Torpide : le soleil s'embrase. Au fond de
l'onde qui s'épand, Huileuse et chaude, elle se case A la manière du serpent :
Repliée en anse de vase, En forme de 8, en turban. En S, en Z : cela dépend
Des caprices de son extase.

72 LA NATURE. Vers le soir, se désembourbant^ Dans son
aquatique gymnase Elle joue, elle va grimpant De roche en roche, ou se
suspend Aux grandes herbes qu'elle écrase^ La grosse anguille. L'air
fraîchit, la lune se gaze ; Moitié nageant, moitié rampant, Alors elle chasse,
elle rase Sable, gravier, caillou coupant... Gare à vous, go ujonneau pimpant
t Gentil véron, couleur topaze ! Voici l'ogresse de la vase, La grosse
anguille l

LES CHATS-HUANİS Au fond des campagnes sévères : —
Champs ravinés, marais gluants, Bais pierreux, carrefours, calvaires. —
Voici geindre les chats-huants. Mais c'est une plainte peureuse, D'uQ éclat
profond, bref et mou,.. Comme un tout petit miaou Qui s'enveloppe et qui
se creuso. ^ LES CHATS-HUANTS. 73

74 LA NATURE. Leur concert de sanglots malins D'ordinaire
autrement résonne : Ce soir, le silence en frissonne, Car chacun des oiseaux
félins, Pour crier le mauvais augure, Reste invisiblement caché ^ Dans son
petit chêne ébranché. De fantomatique figure. Si bien qu'en ce lugubre lieu,
' Parmi ces rocs dont peu à peu Blêmissent les couleurs de marbre, A cette
heure, sous ce ciel bas. On s'imagine, à chaque pas. Entendre miauler un
arbre.

LE COUGO-U: 15 LE COUCOU Lorsque s'est accompli le temps
des hivernages, Sitôt que le soleil ôte son masque blanc Et que Tazur du
ciel, enfin se détroublant Recommence à noyer ses îles de nuages ; Quand
revient la grenouille au laVoir limoneux, Lorsqu'en sa cavité rocheuse qui
Tembloquè . La vipère interrompt son dormant soliloque Pour soulever sa
tête et desserrer ses nœuds;

76 IX NATURE. Alors, près d'un manoir que ronce ou lierre
enlace Et dont les revenants sont les seuls châtelains, Aux abords des marais
et des pauvres moulins S'élève un cri d'oiseau rôdant de place en place.
Coucou ! Tel est ce cri doux et rauque à la fois Qui, malgré sa tristesse
infiniment profonde, Mêlé aux bruissements de la terre et de l'onde Quelque
chose d'amer, d'hostile et de narquois. Un mort ressuscitant, et du fond de sa
bière Voulant mystifier par un appel plaisant, Dirait : Coucou 1 sans doute,
avec le même accent, En le syllabisant de la même manière. Cette plainte,
partout, vous devance et vous suit, Sous les arbres trapus, au long du
buisson grêle, Partout, c'est la parole errante qui vous hèle, Jusqu'à l'heure
livide où la clarté s'enfuit.

LE COUCOU. 77 Dans les endroits déserts, tout le temps qu'elle dure, Une espèce d'horreur charge le Renouveau, La fraîcheur des ravins sent toujours le caveau, On ne sait quelle brume assombrit la verdure. Il semble que ce mot goguenard et chagrin Par son ressassement soit de mauvais présage : Les choses n'auraient pas cet étrange visage Sans Tensorcellement de ce maudit refrain. Va&iement, la colline étale sa chaumière. Ses groupes inclinés de bœufs et de moutons, Ses nappes, ses damiers, ses blocs et ses festons Sur des horizons purs imbibés de lumière, Une atmosphère morne encadre ce tableau, Et, sous le vent peureux glissant de droite à gauche, C'est d'un air accablé que le feuillage ébauche Quelques frissons pareils aux plissements de l'eau* 7.

78 JxA NATURE. Pourtant le bon soleil qui réchauffe les pierres
Allume au bout des fleurs Tinsectede saphir, Les parfums des forêts
chevauchent le zéphir, Et tout ce qui dormait rentr'ouvre ses paupières;
Mais qu and même, malgré sa résurrection, La Nature subit l'apostrophe
mauvaise, Et la contagion vague de son malaise Vous mord comme une
sourde et lente obsession. Coucou I Coucou ! Cela jette un froid dans
l'espace : Le vaste paysage inerte sous les cieux Prend un aspect surpris,
écouteur, anxieux. Chaque fois que dans l'air cela passe et repassé. Patres et
laboureurs sentent ramper en eux La louche impression de ce cri solitaire
Qui, fantastiquement, avec tant de mystère. Résonne comme un bruit
souterrain ou ligneux.

LE COUCOU. 79 On dirait qu'il dégage un sentiment d'automne
Autour des prés, des bois, des roches, des étangs, Et qu'il cherche à railler la
fête du printemps Avec son ironie obscure et monotone. Ainsi, de jour en
jour, durant les plus beaux mois, S'inquiète et languit la verte solitude.
Attendant pour songer dans la béatitude Le premier coup de faux qui coupe
cette voix. Mais, d'ici là, ses nuits douces par excellence. L'indemnisent un
peu de son diurne ennui, Car, elles font parler, dès que la lune a lui, Le divin
rossignol enchanteur du silence.

80 -LA NATURE. LES PETITS ENDORMIS . Ea face d'un grand
nénuphar, Près d'un étang perdu qui vaguement moutonne, Le petit pauvre
et le petit lézard Ont été si grisés par la chaleur d'automne Qu'ils prolongent
encor leur sieste monotone : Et, pourtant, l'air fraîchit, le ciel devient
blafard. Puis le temps change, à grands coups sourds il tonne I • Sans
mouvement et sans regard, Tous deux ne bougent pas ! Le hibou s'en étonne
: D'où vient qu'ils restent là, par l'orage et si tard ?

LES PETITS ENDORMIS. 81 C'est qu'ayant bien voulu que
chacun prît sa part Du bon soleil si cher à quiconque frissonne,
Maternellement, comme une madone, La Mort, au même instant, sur ce
talus hagard A louché du sommeil dont ne revient personne Ces mignonnetts
frileux, réunis par hasard, Le petit pauvre et le petit lézard.

82 LA NATURE. LE GRILLON Noir et couleur corne de cerf,
N'ayant corselet ni charnière, Sans taille, mais dans sa manière Joli, plein de
grâce et de nerf; Le derrière en pointe — une tête De moyenne épingle de
jais; Bien jambe pour tous ses trajets De carnassier et de poète ;

LE GRILLON. 8: Tel se manifeste parfois . Alix yeux
penchés sur la nature, Par monts, par vaux^ à l'aventure, Le grillon des
champs et des bois. Pour son pauvre frère de l'âtre La geôle humaine des
maisons, Le croupissement des tisons, L'horreur de la suie et du plâtre î
Mars pour lui, l'espace animé Par le frissonnement des choses. Les cieux
pommelés, bleus et roses, La terre en fleurs, le vent pâmé î D'indépendance
il se régale, Et sa mystériorité Esquive la société De sa grande sœur la
cigale.

84 LA NATURE. Il a pour compagne d'ennui Sa chanson aigre et monotone Qu'il dit du printemps à l'automne Au gîte, au dehors, jour et nuit. Des mois entiers il vous harcèle Avec son menu grincement Semblant venir d'un instrument Moitié râpe et moitié crécelle. Lorsque sous le cuisant midi, Par les vallons, ravins et plaines, Le vent brûlé n'a plus d'haleines. Au milieu de l'air engourdi. Il se fait une somnolence Dans le paysage abattu. Cependant que ce bruit têtu S'acharne à limer-le silence.

LE GRILLON. 85 Dès la saison froide qu'il craint Le grillon
s'enfonce et se visse En son caveau dont l'orifice Bâille, oblique, à fleur du
terrain. Là, comme les morts sous leur pierre Comme les vers et les
crapauds. Il dort... mais adieu le repos, Quand revient la grande lumière !
Hors de son ténébreux manoir Un instant, il se déconcerte Avant d'entrer
dans l'herbe verte Le petit. solitaire noir. Car sa prudence est très maligne :
C'est par elle qu'il se défend . Contre l'embûche de Tenfant Et du. vieux
pêcheur à la ligne. 8

86 LA NATURE. Allons! il saura bien tourner Les gros dangers
qu'il appréhende ! Et par le taillis et la brande . Il se hasarde à cheminer. Xa
température Tinvite -^ , A marcher d'un pas d'escargot, • Mais il surveUe
une^ margot Qui se rapproche un peu trop vite. Gomme il observe et qu'il
connaît Les manœuvres de la vipère ^ Soupçonneusement il opère Son
inspection du genêt. . Passe un chat à la griffe acerbe, Qu'importe! il a pour
se cacher La complicité du rocher . Et la maternité de l'herbe î

The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate

LE GRILLOÏT. 87 Il se dissimule à demi Devant Tavèuglè
coiirtilière, Evite la fourmilière Autant qu'il cherche la fourmi. Il regarde,
auprès des bergères Doiit il rase les sa'bots plats, Du bran de scie et des
éclats De vieilles soudheâ bocagères. Et bon ou mauvais champigtion,
Selon les pays qu'il traverse, Lui sert d'aigri contre l'averôe, Et
d'observatoire? mignon. Sur ce talus au gazoù gVêlè' Il reucoritrera psir
hÉlsa^d Le glissotem'ent d'un lézard Ou le bond: d'une sauterelle ;

88 XA NATURE. Puis, tel fossé prête au grillon Sa cachette
fraîche et fidèle Sans l'indiscret frôlement d'aile De la mouche et du
papillon. Les vieux parcs où la clématite Grimpie aux arbres comme elle
veut; L'ornière où se rend, dès qu'il pleut, La grenouille toute petite ;
Quelque sauvage escarpement, Une fondrière, une berge Toujours
tranquille, souvent vierge Du passage et du broutement; Les bords des
grottes et des sources. Le monticule d'une croix... Autant de sites et
d'endroits Affectionnés de ses courses.

LE GRILLON. 89 n'est si chercheur du recoin, Il a tant cultivé
Tétude Des instants où la solitude N'a qu'elle-même pour témoin, Qu'il fait
souvent près d'une lieue Par- le chaume, au long du buisson, Sans voir
l'éclair ni le frisson D'un orvet ou d'un hochequeue. Mais sa flânerie en
éveil Peu à peu s'oublie, il se grise Du triple charme de la brise, De la
pénombre et du soleil. L'inquiétude circonspecte Déjà beaucoup moins le
conduit : Le révassement se produit Dans cette cervelle d'insecte. 8.

90 LA NATURE. Le brin de ver, Tœuf de foui*mi Qu'il a mangés
soiis la fougère, En ce moment il'les digère, Stupéfié, presque éndormL Près
d'une fontaine qui cause Ou d'une mare qui se plaint, Inerte, il savouré à son
plein Sa petite extase morose. Et quand la pourpre des couchants S'étend,
comme une tache d'huile. Du haut de l'horizon tranquille Aux profondeurs
vagues dçs champs. Le grillon se réveille, bouge. Reprend sonbruit.de
serrurier... Et s'achemine à son terrier A travers la campagne rbuge^.

LES. DEUX ORVETS. 91 : LES DEUX ORYET« Un soir de
mai, j'errais par des pays boisés, Près de hauts buissons blancs pleins
d'arôme et d'extase, Quand je vis deux orvets, tordus sur l'herbe rase Et qui
semblaient entre-croisés. Se pinçant à mi-corps de leur petite gueule. L'un
l'autre ils s'aspiraient dans ce mordillement, Figés d'ivresse, au bord du
vieux chemin dormant Que déjà l'ombre éclairait seule.

92 Là NàTUR£< Tableau de volupté! mais d'un mystérieux, D'un vague, d'un perdu, tel que jamais les yeux N'en ont surpris à l'improviste l
Ce couple de serpents, à cette heure : c'était L'emblème de l'amour si profond qu'il se tait, Du grand amour sauvage et triste ! 1

LES RÉVÉRENCES. 93 r _ f LES REVERENCES Le vent meurt
pour ressusciter A chaque pause de la pluie : La végétation s'essuie Et
recommence à s'agiter. Les hautes masses du feuillage Ont ce morne
balancement Des bergères d'un très vieil âge Qui chantonnent mentalement.

94 LA NATURE. Tandis que branches d'arbrisseaux. Églantiers
des murs, joncs, roseaux, L'herbe et la fleurette frivole, Refont en plus
exagéré Ce grand salut démesuré D'une pauvre ou d'une folle.

IV" GLAS DU SOIR. % Xi GLAS DU SGI H < ' Des glas ont
suivi l'Angélus : Des jours humains sont révolus ! Sous les cieux voilés
d'une taie Le soleil bas rougit la haie Et les marécages velus; Vers la grande
châtaigneraie Aux patriarches vermoulus, Tout rhorizon n'est qu'une plaie

% LA NATURE. Avec des flux et des reflux Le vent traîne par la
saulaie Les gémissements superflus Des glas. Voici dormir, sillons, futaie,
Etangs, rocs, buissons chevelus; L'homme seul frémit et s'effraie Dans ces
ravins, sur ces talus Où se mêle au cri de Forfraie Le monotone jamais plus
Des glas ! /

-ml L'ATTARDÉE. 07 L'ATTARDEE Le beau rire de la bergère
Tintait toujours loin du hameau ; Pourtant le val était griinaud, La lune terne
et passagère. Tout s'effarait : herbes, rameau, Cent aquatique et bocagère.
Le beau rire de la bergère Tintait t:ujours loin du hameau. 9

98 LA NATURE. A certain gars d'humeur légère, Elle avait dii
donner le mot, Car il devint cri sous Torneau Et long soupir dans la
fougère. Le beau rire de la bergère ! ^

LA MOUCHE 99 LA MOUCHE Quand le jour penche à son
milieu, Par Topaque température Où caillou, roc, onde et toiture Semblent
réverbérer du feu, La mouche bourdonne en tout lieu. Alors zigzague dans
Tair bleu Ce vampire en miniature Qui lutine et se fait un jeu D'aller
pomper sa nourriture Sur la chose et la créature.

100 LA NATURE. Elle active la pourriture, La féconde autant
qu'elle peut ; Et ses jours qui durent si peu Se dépensent à Faventure, Pour
la gloire de la Nature.

,LA SOURCE. toi LA SOURCE En son recoin mystérieux
Dontrajonc hérisse l'approche, La source filtre de la roche Comme des
pleurs furtifs des yeux, D'une façon triste, aussi douce, Avec le même
cachement. Aussi silencieusement Puisqu'elle goutte sur la mousse. 9.

•102 LA NATURE. Sans doute, à brins menus et courts, Elle
serpente bien fluette Car la terre resté muette Aux points présumés de son
cours. La pente obscure qui la guide Retient ses petits filets tors Pour
l'épanouir au dehors En grains de diamant liquide. Si grêle au pied du roc
songeur Elle nourrit les touffes d'herbe Qui montrent constamment superbe
Le vernissé de la fraîcheur.. Et Tériorme roricè agressive Lui doit on ne sait
depuis quand L'intégrité de son piquant Et de sa belle couleur vive..

LA SOURCE. 10:i Par un de ces lourds soirs d'été Ensorcelant
jusqu'à la pierre, Et dont la morbide lumière Revêt rarbre d'étrangeté, Je vis
près de l'humble fontaine Un vieux mendiant paysan Sur son bissac se
reposant De quelque marche très lointaine. Immobile tel qu'un objet Devant
la source minuscule, En attendant le crépuscule Pour terminer son long
trajet, Il contemplait la forme ronde De ces luisantes perles d'eau. — Enfin,
il reprit son fardeau Dans la même stupeur profonde,

104 LA NATURE Puis, au creux de sa maigre main, A deux
genoux dans le mystère, 11 but de ces pleurs que la Terre Versait là comme
un être humain. Et mon souvenir déjà sombre Revoit d'un œil tendre et
mouillé Ce vieux buvant agenouillé, Vague, à la Source pleine d'ombre.

LA BÊTE A BON DIEU. 105 LA BÊTE A BON DIEU La bête à
bon Dieu tout en haut D'une fougère d'émeraude Ravît mes yeux.... quand
aussitôt, D'en bas une lueur noire Surtout/froide comme un couteau. C'est
une vipère courtaude Rêvassant par le sentier chaud Gomme le fait sur
Herbe chaude, La bête à bon Dieu.

4t)fe LA NATURE. Malgré son venimeux défaut Et sa démarche
qui taraude., • Qui sait? Ce pauvre serpent rôde Bête à bon Diable ou peu
s*en faut Pour la mère Nature il vaut La bête à bon Dieu.

The text on this page is estimated to be only 28.93% accurate

LE CIEL, ' 107 LE CIEL t «• Du ciel, océan des sommets, Ici-bas
tombent à jamais : La paix, le trouble et les bienfaits Et les désastres..
D'aspect monotone et divers Il plafonne les univers Qu'il éclaire, étés
comme hivers, ; Avec ses astres.

iOS LA NATURE. Avec ses monstres de clarté Ayant par leur
ubiquité La nette visibilité Pour tous les êtres, Et réglant, à retours certains,
Les midis, les soirs, les matins, Aussi fatals que les destins, Leurs sombres
maîtres. Et tout subit sa faculté De lumière, d'obscurité, De froid, de chaud,
d'humidité. De rutilance ; Par ses éclairs il ébiouit La cécité du plein minuit,
Et s'il gronde, il fait par son bruit Peur au -silence . ' ■ ■ • . ■ Peut-être que
plus ou moins fort, Avec aisance, avec effort.

LE CIEL. 109 Avec nonchalance ou transport Le ciel respire : De là, le vent qui plus ou moins Bat les cimes, les creux, les coins. Se cantonne ou sur tous les points Met son empire. Il a des fièvres, des torpeurs, Des convulsions, des labeurs, Il est hanté par des stupeurs. Et des alarmes. Et le même jour, comme nous. Le voit calme et puis en courroux. Versant après des pleurs bien doux, D'horribles larmes. Selon que ses vapeurs qui sont L'écume de son bleu profond Stagnent, se traînent ou s'en vont Avec vitesse," 10

110 LA NATURE. Il infuse à rimmensilé Le songe, la solennité,
Le fantastique, la gaieté Ou la tristesse. Au-dessus des villes, le ciel Prend
des tons de houille et de fiel On dirait que ce tas mortel. Qui se démène, Lui
souffle avec Texhalaison De la rue et de la maison Tout' le spleen et tout le
poison De Tâme humaine . Dans les gouffres de la hauteur, Sans vertige,
sans pesanteur, Vont, magnifiques de lenteur. Tout h leur aise, Les aigles
fiers et radieux Qui, s'ils n'atteignent pas les cieux

- , --s — . ^ — -. LE CIEL. 111 Du moins regardent à pleins yeux
L'astre de braise* Il faudrait à nos yeux béants Leurs regards pour les ciels
géants Des Saharas, des océans Et des montagnes. .Mais on peut suivre et
détailler Le cours du ciel particulier Qui plane intime et. familier Sur les
campagnes. Voici limitant sa largeur Ce ciel du piéton voyageur, Celui du
pâtre, du songeur. Celui du peintre, Qui, cerclant Thorizon confus, Au-
dessus des vallons touffus, Des fonds noirs, des coins entrevus. Forme un
grand cintre.

112 LA NATURE. L'été, c'est son temps d'arborer De grands
brouillards qu'on voit errer Tout charbonneux, se déchirer Puis se recoudre ;
Alors à la senteur de l'air, A sa lourdeur, on a le flair De rimminen

LE CIEL. il3 S'empourpre, coule, s'aplatit Et se dilate. Où Tastre
avait tant flamboyé Flotte une île de sang caillé.... Çà et là, le ciel est noyé
D'ombre écarlate. Quelquefois le soïeil s'éteint D'un air furtif et clandestin
Sur un fond à peine distinct, Plus que livide, Si bien que tout le firmament
Est rendu vague en un mom'^nt, Vague indéfinissablement Comme le vide.
De même que de certains yeux Glisse un regard mystérieux, Souvent se
détache descieux Maint feu stellaïre 10.

1U LA NATURE. Qui, continuant à flamber, File par les airs sans
tomber Et qui trouve à se dérober Dans la nuit claire. Le ciel, dès que le
vent se plaint, Parait gris de fer, gris de lin ; Plus Fautomne marche au
déclin Plus il se bombe. Donnant aux ravineux pays Des aspects chagrins,
ébahis, Fantomatiques, recueillis Gomme la tombe. La terre en son afl^reux
sommeil Perd son décor Jaune et vermeil Sous le blême adieu du soleil Qui
la déserte ; Et toujours plus arqué, plus bas, Pcrasant Taîr plein de frimas

LE CIEL. 115 Le ciel croupit, vitreux amas De brume inerte. Le
deuil en suinte, et puis Teffroi... C'est la neige : un je ne sais quoi De
voltigeant, de blanc, de froid, De mortuaire... Le sol s'en recouvre, et le soir,
Quand la voûte est sombre, on croit voir Le face à face d'un drap noir < Et
d'un suaire. Parfois, lorsque le vent du Nord Siffle sec, aigu, froid et fort. Se
montre un azur presque mort, Un bleu qui râle Plaqué de nuages laineux
Tour à tour clairs, fuligineux. Et semblant charrier en eux Le soleil pâle.

un LA NATURE. Enfin, a lieu rachèyem^nt Du végétal
pourrissement ; L'arbre guérit tout doucement De son massacre. Déjà le ciel
remonte, il est D'un bleu fumeux, louche, incomplet, Cendrex, perlé,
couleur de lait. D'ambre et de nacre. Mais sitôt que l'herbe a grandi. Quand
le poisson désengourdi Nage à fleur du remous tiédi, Le ciel s'étale Et
resplendit tranquille et pur : De temps en temps, par son azur Où le soleil
tout à fait sûr Se réinstalle, Des nuages, grands, rabougris, Roux et mauves,
rosâtres, gris.

LE CIEL. 117 Cuivrés, d'émail, de vert-de-gris, D'or et d'hermine,
Yont un à un ou se groupant, De ce train glisseur et rampant De l'eau, du
spectre, du serpent, De la vermine. Alors, durant ces mois bénis Des
marguerites et des nids. Le ciel offre des infinis De paysage, Une lente
procession De toute la création, Depuis l'informe vision Jusqu'au vidage.
Aux souffles amoureux du vent La fin du jour vient en rêvant; Tout à coup,
la lune crevant Ses derniers voiles

118 LA NATURE. Surgît douce, exhalant son feu Si
mélancoliquement bleu, Toute seule, ou bien au milieu De ses étoiles. Le
rossignol chante l'éclat Et la langueur de ces nuits-là Oû de la nue au calme
plat. Comme ardoisée, Coule un mélange de reflets Vaguement verts et
violets, D'haleines, de frissons follets Et de rosée, Cependant que par les
airs bruns, Comme des âmes de défunts, Vers les cieux montent les parfums
Des eaux, des terres : Mutuelle exhalation D'amour, de bénédiction.

LE CIEL. 119 Espèce de communion De leurs mystères. Puis les
nuages réveillés De rose et d'or sont habillés, Car l'aube aux coloris
mouillés, Leur costumière, Fleurit tout le ciel qui soudain, Gaze, velours,
moire et satin, Devient le vaporeux jardin De la lumière. Tel, dans un ordre
continu, Va le cours du ciel inconnu. Du grand ciel solitaire et nu, L'énorme
dôme Indifférent, aveugle et soiird A ce triste monde si lourd Que la vie
anime et parcourt De son fantôme. iiatti=jj

120 LA NATURE. LA VISION Après un jour pesant, dans un site morose Où le vent, à coups brefs, annonçait son réveil, Je regardais mourir, par degrés, le soleil... La nue était alors vaguement bleue et rose. Solennelle d'aspect, mystique dans sa pose, Une grande bergère, au long du roc vermeil, Continuait, pensive, un peu comme «n' sommeil, Son tricotage errant jusqu'à l'ombre mi-close.

LA VISION. 121 M'approchant, je revis les deux couleurs des
cieux, Exactement leur même azur gris dans ses yeux Et leur ipême incarnat
si pâle sur ses lèvres. Ce fut de la surprise et presque de l'effroi! Vraiment,
je crus qu'alors surgissait devant moi : L'Ange du Crépuscule en gardeuse
de chèvres. Il (>

n2 LA NATURK. SOLEIL COUCHANT Un désert cave et nu,
stérile et solitaire, Habité parVennui, le silence et l'effroi: C'est ce val où
toujours un brouillard blême et froid Descend du ciel autant qu'il monte de
la terre. Or, tombé lentement, ce soir de fin d'Août Mauvais, lourd,
présageant sourdement la tempête Rend ces fonds plus hideux -^ la nuit
noire s* apprête Quand le Soleil qui meurt y croule tout à Coup^

SOLEIL COUCHANT. 123 Coulant à flots vermeils de sa voûte
de nacre, Il épand sur l'horreur de ces lieux enterrés Le nuage écarlate et les
marais pourprés De Fincendie et du massacre. iCaiateoant^ tout Tespace
entre ciel et ravin Se cramoîsit encore et davantage enfin, Cerclé d'horizons
bruns TAstre se liquéfie, Toujours plus loin, plus creux — gouffre rouge qui
dort: En ce moment, pour l'œil, ces parages de Mort Ont bu tout le sang de
la Vie I

i2i LA HÂTUE. LE CASSEUR DE PIERRES Par un de ces
midis qui barrent toute issue A la fraîcheur que Teau souffle à peine à ses
bords, Un de ces jours ardents où, pas même aperçue, La sauterelle cuit, les
jambes sans ressorts... Quand les oiseaux n'ont plus d'essors Et que la
mouche tient sur la bête pansue, It cognait, l'œil brûlé des pourpres et des
ors Dont l'atmosphère était tissée. Voûté sur la pierre moussue, Le vieux
arrachait ses eflorts. Crispant ses doigts nouveaux et tors Au manche usé de
sa massue.

LE CASSEUR DE PIERRES. 125 Je garderai toujours en moi
comme un remords L'impression que j'ai reçue Lorsque causant tout seul, il
gémit : c Sort des sorts! « Mon existence ! ah oui je la sue et resue, t Ou
qu'est-ce qu'il faut faire alors !... € Le travail est une sangsue « Qui boit
tout le sang de mon corps... € Quand donc que de ma chair et de mes os
bien morts € La terre enfin sera bossue !... » IL

CJ[^]Ti[^]iagwJ 126 LA NATURE. LES MOUTONS Grimpeurs,
vifs malgré rembonpoint ; Buissonniers, — dan» le paysage Accrochant
leur laine au passage Et semant leur odeur de suint. Toison d'un blanc sale,
ou bien rousse, Ou toute noire, — l'œil bombé, Vitreux, de longs cils
embarbé ; Une humeur que rien ne courrouce.

~ T— -^ i-ir~ LES MOUTONS. 127 Crottes eu grains de chapelet
Par monta et par vaux propagées ; — Ovaes et brunes dragées De la pîe et
du roitelet ; . — Cri tendre exprimant tout, la peine, L'amour, la peur, — cri
saisissant Qui rappelle par son accent L'enfance de la plainte humaine : A
grands traits, voici présentés Les pauvres moutons domestiques, Emblèmes
des douceurs mystiques Et des saintes humilités. Chacun broute ou plutôt
broutoche. Tant c'est bref, saccadé, menu. • A grelottement continu,
Méçapîque, leur museau pioche.

128 LA NATURE. Un bruit ? vite se dépêchant, A suivre sa piste
ils s'attardent ; Puis, ils reviennent et regardent A la barrière de leur champ.
Ou bien encore, ils vont se mettre A lutter : si fort est le choc De leurs fronts
durs comme le roc, Qu'on l'entendrait d'un kilomètre. L'été, l'hiver, dans le
bonheur Ou dans l'ennui de la campagne Leur doux bêlement accompagne
Le berger qui chante en mineur. Routiers des grands espaces rudes Et des
creux où l'ombre s'endort, Ils deviennent, par un temps mort, lyC
mouvement des solitudes.

LES MOUTONS. 129 La nature qui, jour et nuit, Fond leurs
couleurs avec ses teintes, Harmonise encore leurs plaintes Avec son silence
et son bruit. Us s'amalgament à leurs hôtes : Maigres moutons, rocs
rabougris Sous la laine ou le lichen gris Ont le même aspect sur les côtes.
Le vieux cimetière les voit Pâture Therbe de la tombe ; Us visitent le mur
qui tombe Et la citerne au souffle froid. Tondus ou foisonnant de laine, Au
loin leur brumeux ondoisement Forme un vermineux grouillement Sur la
montagne et dans la plaine :

130 LA NATURE. En voici paître aux environs D'une humble
rivière qui songe, Où le reflet du soleil plonge Sous des zigzags de
mouchérons ; L'herbe cuit, les hauteurs sont Menés ; Les arbres baignent
dans Tazur : L'horizon si souvent obscur S'est découvert à plusieurs lieues.
Les agneaux lettent les brebis ^ Que l'agenouillement délasse ; ^ La chèvre
à. l'ombre se prélasse Entre les béliers ébaubis. Mais le brusque vent des
orages Rembrunit ce luisant tableau ; Et les deux sont couleur de l'eau, Les
moutons couleur des nuages. I

LES MOUTONS. 131 L'éclair brûle, ils vont aveuglés Par ce
tortueux luminaire, Mêlant aux rumeurs du tonnerre De grands bêlements
désolés. La pluie éparpille la troupe ; Ils cherchent longtemps autour d'eux.
Et tout penauds, seuls, deux à deux, Ou ramassés par petit groupe. Gagnent
les coins pour s'y cacher ; Leur blottissement se recueille, Ici, s*abrîtant
d'une feuille. Et là du rebord d'un rocher. Et saison grise ou saison verte,
Dès qu'il pleut, les retrouve ainsi : Le col bas> le dos rétréci, Les yeux mî-
clos, la jambe inerte*

132 LA NATURE. Par les jours chauds et quelquefois Par les
temps secs de la froidure, Quand la terre est sonore et dure, Sur une route,
au long d'un bois, Au fond d'un chemin de traverse, Vous entendez derrière
vous Comme un roulement de cailloux Précipités par une averse... Ce sont
des moutons détalant Devant le chien qui les rassemble, En bloc, trotinant
tous ensemble, Pied contre pied, flanc contre flanc Ceux des grandes
plaines mouillées Du sol chauve, aplati, géant, Espèce de terre-océan Dont
les vagues seraient caillées.

'W'"-'^ . J I LES MOUTONS. 133 Ceux-là se consomment d'ennui
Près du vieux berger qui les garde, En plein jour, forme aussi hagarde Que
le fantôme en pleine nuit. A ces moutons l'horrible extase Et le vertigineux
repos I Pour distraction ? des crapauds ! Et pour litière, de la vase. Ceux des
montagnes, constamment Grisés d'air pur et de lumière. Vivent le rêve de la
pierre. De la neige et du firmament. Leur pâtre dans sa maisonnette Les
oublie, ayant pour tout soin D'écouter seulement de loin Tintinnabuler leur
sonnette. 12

134 Là NÂTUllil^ S'ils ne trouvent pas d'autres mets Que de la
bruyère qui souffre,. Ils peuvent boire au fond du gouffre Et ruminer sur les
sommets. Ceux du val ont pris Thumeur triste A flairer dans le vent des boîs
L'odeur du loup, spectre sournois Qui vient toujours à Timproviste. L'été les
fait toujours joyeux, Satisfaits, mutins, sans alarmes : Leurs silhouettes ëont
des charmes Où qu^elles surgissent aux yeux ; Mais leur rencontre vous
étonne Vous saisit dans un lieu perdu, Sous le ciel tout d^ombre tendu
Certaines nuits de fin d'automne :

LES MOUTONS. 135 Alors, l'effet d'un bêlement Ou d'une toison
ténébreuse Est subi par l'âme peureuse Presque surnaturellement. Leur
présence en telle (contrée Près d'un étang, d'un carrefour, Dégage un
fantastique sourd, Gomme une vague horreur sacrée. Et monotone va leur
sort : Reconsidérer la nature, Y reprendre marche et pâture Y rebéler jusqu'à
la mort. Hélas! savent -ils qu'ils se leurrent En se disant qu'ils mourront bien
De vieillesse, comme le chien ? Mystère ! mais souvent ils pleurent.

130 LA NATURE. Ils ont des larmes dans la voix Comme ils en
ont sur les paupières : Le soir, au bord des fondrières, On les surprend plus
d'une fois, Ecrasés par leur songerie, Confondus, béants, semblant voir Le
coutelas de l'abattoir Et l'étal de la boucherie.

LE VISITEUR. 137 LE VISITEUR Encore là se repelotonne Ce
crapaud ! L'étrange animal !.. Sa façon d'agir me fait mal Au moins autant
qu'elle m'étonne. Plutôt que de se laisser croître Dans quelque désert
d'escargots Où battraient à coups bien égaux Ses deux flancs et son petit
goitre. 12.

'i:i8 LA NATURE. Plutôt que de hanter Vortie, La citerne ou
Therbage épais, Et de s'y vautrer dans la paix De la bonne extase aplatie, Au
lieu de vaguer à la nage Sur des marais pleins de poisons, Ce pauvre
cherche les maisons Dont il aime le voisinage. Et ne vous imaginez point
Qu'en lui faisant peur, il s'éloigne... Non ! on dirait qu'il a besoin De ce
dégoût qu'on lui témoigne. On a beau le chasser, toujours on le rencontre! A
la même heure, il se remontre, Spectre têtu sur le chemin^

The text on this page is estimated to be only 28.42% accurate

LE VISITEUR 139 Elle se saurait donc, la triste créature Moins
répugnante à l'être humain QuMndifférente à la nature.

J40 LA NATURK. AU JARDIN De la pensée à la rose, Du
chèvrefeuille au lilas, Court rinsecte jamais las. Il vit, ni gai, ni morose, En
ses jours neutres et plats L'existence d'une chose, Sans désirs et sans hélas,
Au milieu des falbalas De la fleur nouvelle éclore.

AU JARDIN. IU Il ignore qu'il se pose Sur un velours du trépas
Quand il pompe les appas De la pensée. Inconscient de sa cause, De son vol
ou de ses pas, Il ne se dit pas tout bas, Brusquement, dans une pause : Que
la nature ici-bas Détruit ce qu'elle compose !... Ou du moins, je le suppose...
Car, pourquoi n'aurait-il pas Autant que moi la névrose De la pensée ?

442 LA NATURE. LES VIELLES SOUCHES Sur les vieilles
souches qui sont Le décor moussu de la rive, La rafale d'automne arrive, Et
voici déjà qu'elles ont La figure rébarbative Et sinistre d'une prison, Car
leur société s'esquive Ou languit dès cette saison. Plus de libellule furtive A
la bourdonnante chanson!

~* V * ■ LES VIEILLES SOUCHES. 143 Plus de vol d'oiseau
qui décrive De beaux zigzags ! pas un soupçon, Pas une ombre de hérisson !
Adieu Téclair et le frisson Du grand lézard couleur d'olive ! Elle aussi
devient fugitive L'onduleuse bête à poison ; La cigale toujours moins vive
Prépare sa terminaison ; La chenille rampe chétive, Et les cornes du
limaçon Se renfoncent dans sa maison* La voix du vent plus convulsive
Parcourt son sifflant diapason } Il pleut et repleut à foisoii^ La rivière coule
massive, Roulant comme une eau de lessive Par-dessus ses bords de gazon.
Et puis, neige, glace et glaçon! Il faut que le canard se prive D'aller à l'affût
du poisson Sur les vieilles souches;

144 LA NATURE. Mais le trille aigu du pinson Succède au rôle
de la grive ; Les cieux, les eaux, Tair, l'horizon, S'éclaircissent à Tunisson.
La végétation s'active ; La terre attend sa floraison Mi-souriante, mi-
pensive, Et les grenouilles de buisson Reviennent s'asseoir sans façon Sur
les vieilles souches.

LA VASE. 145 LA VASE Au printemps, regardant la vase Dans
ses vifs, ses croupissemenis, Ses coins, ses creux, ses renflements,
L'observateur est en extase. Parmi ses bruns roux violets. Entre les
branchages qui feuillent. Les yeux se promènent et cueillent Des
chatoiements et des reflets. 13

146 LA NATURE. Elle, l'hiver, d'un noir si sombre, D'un humide
sentant la mort, Elle reluit tiède : il en sort Une odeur de soleil et d'ombre.
On voit fermenter ses dessous A travers ses couleurs opaques, Des formes
bougent dans ses flaques, Des germes couvent dans ses trous. La Nature
encore dans le rêve, Mais qui bientôt va s'éveiller, La fait sourdement
travailler Par le renouveau de la sève. Sous formes de mouches qui sont
Bourdonnantes, silencieuses, L'essaim des pierres précieuses Y met un
voltigeant frisson. I

LA VASE. 147 Les petits papillons fidèles Aux abords du roseau
mouvant Viennent la festonner souvent De leurs muets battements d'ailes.
L*herbe y tremble au hasard flottant Du vent perdu qui la rencontre ; Un
grillon moitié cliquetant Y fait tic tac comme une montre. Elle offre
toujours.au regard Le glissement plat du lézard, Le saut pieds-joints du
hochequeue ; Et maintes fois, plein de langueur, Le souvenir y montre au
cœur Sa fleur mélancolique et bleue.

148 LA. NATURE. LE FOND DE L'EAU Il fait une journée
ardente, Mais, sans lourdeur, torride à point : Tout flambe, sommet, creux,
recoin, Dans une lumière fondante. Déjà claire par elle-même, Fourbie
encore par un tel feu, La rivière, sous le ciel bleu, Est d'une transparence
extrême.

ii»a «Il 'T lâ^ LE FOND DE L'EAU. 449 • 4 Mais c'est surtout à
cette place Qu'entre ses bords sans arbrisseaux, Dépourvus même de
roseaux, Elle forme une immense glace, Pour Tanguille vorace et fourbe Là,
nul repaire où se cacher ! C'est aussi net que du rocher. Sans une apparence
de bourbe. Elle est tellement diaphane La masse d'eau de ce profond Que
l'œil, en détaillant le fond, Lumineusement s'y pavane. Son lit s'élale,
trembleux, lisse, Montrant les scintillants micas De ses beaux galets délicats
Où, trébuchant, le regard glisse. 13.

150 , LA NATURE. Ces cailloux dont la vue égaie, Plats ou bombés, ovales, ronds, Figurent billes, macarons, Gros sous et petite monnaie. Miniature poissonnesque. Les vérons, topazes des eaux, Brillent : ceux-ci mignons fuseaux, Et ceux-là filiformes presque. On suit leur allure petiotte ^ En vitesse comme en lenteur; On voit le mouvement têteur De leur bouchette qui baillotte. Soudain, on reconnaît la truite Aux taches roses de sa peau A l'instant même où leur troupeau Devant son éclair prend la fuite.

r t^0im\ I I — iw LE FOND DE L'EAU. 151 Entre deux carpes
solennelles Un gardon passe, corps d'argent Dont les membranes vont
nageant, Rouges vif comme les prunelles. Le soir vient gazer l'atmosphère..
. Mais voici du gravier poli Visible sous Teau sans un pli Comme un
plancher gris sous du verre. Toujours queue et flanc, tête et râble Des jolis
goujons gracieux Restent en relief pour les yeux Sur ce fin dallage de sable.
Les ors, les irisés, les moires Des écailles, jusqu'aux nageoires, Jusqu'aux
moustaches du museau

152 . LA NATURE. Luisent ! sur ces miettes de roche On les voit
droits comme en biseau Suivant que chacun rôde ou pioche. Mais, par
degrés, Tombe s'allonge. Et, dans un silence enchanté, Revêt de sa lividité
Toute la campagne qui songe. Puis, après le rêve, le somme Prend les
choses. Tonde s'enduit Du grand mystère de la nuit Impénétrable à l'œil de
l'homme.

LÀ bergère; 153 LA BERGÈRE Elle a déjoué le soupçon. Quant
à son terme, nul indice... Mais, par ces jours de fenaison, Illui faut barrière
et cloison : Cette solitude est propice "A la grossesse de Lîson. Dans une
molle inclinaison. Groupés au flanc d'un précipice, Vont d'un train de
colimaçon '

154 LA NATURE. Moutons, chèvres, boucs et grison ; Et la
lumière à son caprice Court du pelage à la toison. Pas une feuille en
tremblaison, Tant le vent qui se rapetisse Flotte et s'abat sur le gazon ! Et la
mouche épand ses zon-zon, Le torrent sa rumeur qui glisse, Les menthes
leur exhalaison. Tout en tricotant son chausson, Elle, à côté de la génisse^
Songe et pleure dans un buisson : € Son honneur! simple et sans façon, Elle
en bénit le sacrifice. Puisque c'était pour ce garçon

LA BERGÈRE. 155 Dont la mort fit la trahison ! La tendresse fut
tout leur vice : Elle consumma leur liaison Sous la lune un soir de moisson ;
Son deuil la brûle sans qu'il puisse Adoucir jamais sa cuisson. » Soudain,
dans ce val en prison Oii la broussaille se hérissé, Sous le ciel, devant
l'horizon, Elle accouche au chant du pinson. C'est un petiot ! Lise, au
supplice, Ç'une voix qui n'a plus de son S'accuse, l'âme en pâmoison, De
n'être pas encor nourrice ; Du moins, qu'elle ait le cher suçon,

156 . LA NATURE. L'adorable démangeaison Que le Jésus tout en malice ' Veut déjà faire à son téton ! Il en a du nerf et du ton Pour que de la sorte il vagisse ! Mais elle calme Tavorton, Touche avec des mains de coton Ce corps fragile qui se plisse Rondelet comme un peloton Et montrant fossette au menton. Elle admire sa tête lisse, Menottes et museau glouton, Nunu, cuissolette et peton : Il faut que son regard s'emplisse De tout son petit rejeton !

LA BERGÈRE. 157 Et SOUS le verdoyant festoii, Ils sont là,
figés en délice, La bergère et son mignoton, Couvés par le vieux chien
Pluton Dardant mainte œillade en coulisse Vers la chevrette et le mouton.
Pas de langes : sa coiffe et son Petit tablier font l'office. L'enfant s'endort à
sa chanson. « Oh ! n'avoir qu'un même frisson Pour tous deux, qu'une chair
complice, Respirer, vivre à l'unisson ! Tant de bonheur en floraison Vaut la
peine qu'elle pâtisce D'ailleurs, c'est la belle saison : 14

158 LA NATURE. Elle ira, si toutefois on ' Ne veut pas la prendre en service, Mendier avec son nourrisson. Elle aura du mal à foison : Eh qu'importe I qu'on la bannisse A tout jamais de la maison, Qu'on la craigne comme un poison, Qu'on la batte, qu'on la maudisse, Son cœur lui dit qu'elle a raison I — Et le bon Dieu fera justice. >

LA JUMENT AVEUGLE. 169 LA JUMENT AVEUGLE Avec
Toreilie et les naseaux Y voyant presque à sa manière, La vieille aveugle
poulinière Paissait Vherbe au long des roseaux. Elle devait s'inquiéter
Lorsque sa pouliche follette S'égarait un instant seulette, Car elle cessait de
brouter.

160 LA NATUaE. Un hennissement sorti d'elle, Comme un
reproche plein d'émotion, Semblant crier à Finfidèle : € Reviens donc vite
auprès de moi ! Parfois même en son désir tendre De la sentir et de
l'entendre, ' Elle venait à pas tremblants, Lui lécher l'épaule et la tête,
Tandis que dans ses gros yeux blancs Pleurait sa bonne âme de bête !

EFFET DE PLUIE. 161 EFFET DE PLUIE Cette fois la
campagne endure Un printemps torpide et fiévreux : L'eau s'aplatit, la terre
est dure, L'atmosphère et Tarbre poudreux, Sans le plus petit souffle entre
eux, Restent figés dans leur soudure. Or, depuis le peu qu'elle dure, La pluie
a déjà dans les creux Rendu plus frais, moins malheureux 14.

162 LA NATURE. Tel paysage de verdure Dont des escarpements
lépreux Sont la fantastique bordure. On a les yeux émerveillés Par l'éclat de
ces tons mouillés, A croire, tant ils sont superbes, Si totalement déternis.
Que le ciel pleure du vernis Sur le feuillage et sur les herbes. ji

164 LA NATURE. Très distincte là bas, tant Tespace est serein,
Sur un mur se profile une chouette, en train De se polir le bec et de hocher
la queue. Je songe, et recueilli jusqu'à la piété Je regarde dormir pleine de
sainteté La lune blanche avec son auréole bleue.

LA TAUPE. 165 LA TAUPE La taupe a ressenti la haine Du
soleil qui cuit l'arbrisseau, Mord le roc, pompe le ruisseau Combien
pitoyable se traîne Sa nuit d*aveugle souterraine ! Pleine de faim, elle
surmène Sa dent, son groin de pourceau, Ses mains, ses pieds à forme
humaine, La taupe !

163 LA NATUUK. Mais elle jeûne, sans Taubaine D'un cloporte
ou d'un vermisseau ; Et la mort va prendre à la peine, Sous son pauvre petit
monceau, La fouilleuse couleur d'ébène, La taupe!

AU CRÉPUSCULE. 16t AU CREPUSCULE Le soir, couleur
cendre et corbeau, Verse au ravin qui s*extasie Sa solennelle poésie Et son
fantastique si beau. Soudain, sur Teau morte et moisie S'allume, comme un
grand flambeau Qui se lève sur un tombeau, La lune énorme et cramoisid

168 LA NATURE. Et, tandis que dans Tair sanglant, Tout sort de
Tombre : moulin blanc, Pont jauni, verte ehènevière, On voit entre les
nénuphars « Moitié rouges, moitié blafards, Flotter Pâme de la rivière.

CHALEUR EN MER. 169 CHALEUR EN MER L'immensité
sort de la brume Où la plongeait Torage obscur, Et Tastre jaune, dans l'azur
Pesait et morne, se rallume. La torride épaisseur de l'air Etouffe et calcine
l'espace : Graduellement se ramasse La tranquillité de la mer. 15

170 . LA NATURE. C'est d*abord une paix qui flotte, Qui vacille,
monte et descend, Et puis le repos croupissant Que pas un souffle ne
ballotte. Ces grands bruits, qui semblaient roulés Par mille et mille
cataractes, Sont rentrés dans les eaux compactes Avec tous les flots
écroulés. La masse liquide s'écrase ; Son dos, éblouïssamment bleu,
Pompant et renvoyant du feu, De plus en plus luit et s'embrace. Et la mer,
par son flamboiement, Par sa couleur et son silence. Devient Texacte
ressemblance Et le double du firmament*

CHALEUR EN MER 171 On dirait que Ténorme voûte Se
renverse avec son soleil, Tant, alors, Tabîmeen sommeil, Nettement la
réfle'chit toute î Mais, c'est un calme décevant Fait par un mensonge du
vent ; Et si des pêcheurs se hasardent, Ils mourront, pour avoir compté Sur
la plate sérénité De ces deux ciels qui se regardent!

172 LA NATURE. 4 » LA COULEUR DU TEMPS Ainsi qu'il
vomit les feuillages, L'azur illumine Tesprit Qui reste clair ou s'assombrit A
la volonté des nuages. L'arbre au froid paraît en souci Comme à la chaleur il
se pâme : L'homme, végétation d'âme, A besoin de soleil aussi.

LA COULEUR DU TEMPS. 173 Pour lui, TAir est joie ou
souffrance, Allégement ou bien fardeau, Il ouvre où ferme le rideau Devant
Tœil de son espérance. La Conscience a son désert Où croit la ronce des
alarmes, Où le rentré des vieilles larmes Nourrit son suintement amer. C'est
là, dans cette solitude Du si misérable être humain, Qu'un rayon trouvant
son chemin Apporté un peu de quiétude. Autre le jour, autre la nuit. Ainsi
que tout dans la nature^ On est à la température Ce que les échos sont au
bruit. 15,

174 LA NATURE. L'idée indécise qui vague, La neige la flxe en
regret; L'orage ourdit l'effroi secret D'une chose horrible, très vague. Tandis
que la lune ayant lui Entre les buissons blancs et roses, Le Zéphyr donne
aux plus moroses L'engourdissement de l'ennui, Les rafales de la bruine
Arrivent à tant vous navrer Qu'on croit les entendre pleurer Autour de sa
propre ruine. Le vent sec qui traîne en longueur Réveille en vous
l'atrabilaire, La bise insuffle la colère Et le sarcasme au fond du cœur.

LA COULEUR DU TEMPS. 175 La réflexion renfrognée S'arrête
par le brouillard gris : Tout son travail est comme pris Dans une toile
d'araignée, Le froid suggère le cercueil. Un temps mort remet en mémoire
La lente procession noire, Si plaintive des jours de deuil. Enfin
Tabominable pluie Aux fils pesants, tièdes et droits, Emplit le sentiment de
poix Et rintelligence de suie. Contre cette fatalité On a beau dire, on a beau
faire, L*état changeant de Fatmosphère Par le nôtre est répercuté.

I 176 LA NATURE. Tour à tour, Tâme influencée Se calme ou
remâche son flel, Et toujours la couleur du ciel Fait la couleur de la Pensée.

LE LABOUREUR 177 LE LABOUREUR Agonisant d'un mal
qui traîne Et tempore avec la mort, L'homme est venu s'asseoir encor Sous
les branchages du grand chêne. Soudain, spectral, il se relève Et vient
trouver dans leur purin Ses deux vieux bœufs Brun et Morin Qui le
regardent comme en rêve.

.178 LA NATURE. Entre ces frères de charrue Toute sa jeunesse
apparue Un Instant le console un peu ; Puis, des pleurs baignent ses yeux
mornes, Et, tandis qu'il leur dit adieu, Ses doigts les grattent près des
cornes. :^jc ■^~ ^ !^

LE FROID. 179 LE FROID Déjà rudé sans une haleine, L'air fait presque claquer des dénis. Sa torpeur même a des mordants Jusqu'en les recoins de la plaine. La peau gerce, le sang travaille Le bout des oreilles, des mains ; Pourtant, on va par les chemins Sans rien perdre encoi* de sa taille»

180 LA NATURE. Mais comme Ton se recoquille, Gomme on rapetisse, aussitôt Que la bise pince en étau, Cingle en fouet, picote en aiguille ! Tortueusement dans l'espace Elle se rue, et, d'un seul coup, De haut en bas, autour, partout, Elle vous prend et vous enlace. Et, tandis que le pas résonne . Sur le sol dur comme du fer, L'âme elle-même sous la chair Se recroqueville et frissonne. L'imagination tassée Autant que la face pâtit : Dans tout l'être qui s'aplatit Va se renforçant la pensée. ji

LE FROID. 181 Parmi ces plans aux liges roides Le soleil,
flambaat saas chaleur, Met sur la forme el la couleur Un glaci qui les rend
plus froides. On voit les vallons, les montagnes Qui hérissent leur nudité.
Votre frisson est augmenté Par Taspect transi des campagnes. Les granits
font le froid des marbres, Le malaise ambiant vous vient Si fort qu'on
souffre avec le sien L'obscur grelottement des arbres : A terre, leur pauvre
dépouille, Toute lugueuse de frimas, Sur les dessus de ses amas En se
crispant montre sa rouille. 18

182 LÀ NATURE. Où Teau filtrait, en telle place Des talus
montueux ou plats, Luisent des beurres de verglas Et des bouffissures de
glace. Tous les creux, toutes les empreintes De la roue et du pied des bœufs,
Sillons herbus, nets ou bourbeux, Sont pétrifiés dans leurs teintes. Des
chardons morts à blanche mèche, Se contractent tout rabougris ; La pierre,
avec ses tons bleus gris. Semble en acier sur l'herbe rèche. Le sentier qu'on
ne peut plus suivre A partout son petit écueil, Traître au pas, effacé pour
Tœil, Sous une limaille de givre.

LE. FROID, , 183 Le cri plaintif des alouettes Aiguise encore le
froid des champs Allongeant leurs guérets tranchants Entre de maigres
silhouettes, Tandis que le vol mortuaire Des corneilles et des corbeaux
Promène le noir des tombeaux Sous le ciel blanc comme un suaire. Dans
l'atmosphère qui s'embrume Vous avez la sensation Que votre respiration •
Gèle à mesure qu'elle fume. Sable, terreau, fossé, marnière, Apparaissent
gourds, resserrés ; Toujours plus dans le gris des prés Se racornit la
taupinière.

i84 L'À NATURE. En glaçonnant, les gouttelettes Des sources
forment de gros^^tas De cierges qui, la tête en bas, Pendent aux roches
violette. Les mares des châtaigneraies Sont de grands miroirs blancs-
voilés... Là, des ruisseaux coagulés Retiennent la ronce des haies. La rivière
à l'état solide Représente, affleurant ses bords, Un terrain vitreux qui fait
corps Avecie sol âpre et rigide. Droite, coudée, arquée ou torse. Son onde
est toute en figement, Son raboteux encroûtement Dit son épaisseur et sa
force.

LE FROID, 185 Mais soudain le mal qu'on endure Gesse. — Ici,
grâce aux feux ardents, La chaleur triomphe au dedans Non moins qu*au
dehors la Iroidure ! Aussitôt rentré, Ton retrouve Devant Tenfer des hauts
chenets, L*accroupissement des minets Et du vieux chien dont Tœil vous
couve. Oh! comme alors on l'apprécie Le gîte dont l'isolement Et l'antique
délabrement Sont le luxe et la poésie : Palais des longues somnolences Où
le vent, dans les coins bien clos, N'introduit que ses grands sanglots, La
neige, que ses grands silences, 16.

186 LA NATURE. LE VIEUX CIMETIÈRE Les vieux morts du
vieux cimetière Dorment incognito leur jaune vétusté. Au fond d'un sol
jaune incrusté De bois pourri, de clous, d'ossements et de pierre. L'un des
murs, le plus effrité, Forme une rocheuse et courte lisière Au cheminot dans
la bruyère Que suit parfois un peu de rustre humanité,.

LE VIEUX CIMETIÈRE. S7 Indifférente et familière. Rien qui rappelle ici le dessous funéraire, Pas même un cyprès déplanté! L*homme et le Temps, chacun à sa manière, Pièce à pièce ont tout emporté. Cet enclos est si dévasté, Si désert et si nu, tellement la tanière Du louche, de l'horreur, de la stérilité. Qu'un étranger pourrait le prendre en vérité Pour quelque lugubre carrière. Pour un mauvais endroit criminel et hanté... Sans la croix du milieu, dont la mousse et le lierre Solennisent encor la fruste majesté 1 Assez haute, malgré son âge séculaire. Vermoulue, un peu de côté, Elle est là, recueillie en sa mysticité, A la fois simple et singulière. On semble l'éviter, je la cherche au contraire : Par son tragique aspect plein de morosité, Chaque fois, en passant, mon œil est arrêté Sans que rien puisse l'en distraire. Car pour moi, cette croix, dans l'ombre ou la lumière,

(188 ^ LA NATURE. Etendant ses moignons de fantôme amputé,
Figure la fatalité Qui pour ainsi dire en prière r. ' Bénit au nom de la
poussière Dû vide et de Téternité Les vieux morts du vieux cimetière. A

• • r _ r LE FIL DU TELEGRAPHE A ce tournant rocheux du
vallon qu'il domine, Roide entre deux coteaux il se tient si menu Qu'on le
distingue mal, sans regard soutenu, Hormis les jours d'orage où tout Tair
s'illumine. LE FIL 1)U TÉLÉGRAniE. 189 Si même un grand oiseau d'un
parage inconnu, Voyageur épuisé dont l'effort se termine, Parfois s'y
perchait, noir ou blanc comme l'hermine ! Nonî Ce malheureux fil est
toujours seul et nu!...

193 LA. NATURE. Une fois cependant, vers les temps aigrelets Il fut le rendez-vous des frileux oiselets Qui reviennent en troupe aux bons climats fidèles. Et je le vois encore, à la fois gris et bleu Comme un câble ardoisé, fléchissant au milieu, Tant il était partout surchargé d'hirondelles»

LE VIEUX MERLE. 191 LE VIEUX MERLE Tel va son petit train réglé comme un grand lisTe : Il se promène peu, maraude encore moins, Et sa sécurité le sauvant des tintouins. Il use en longs repos ce qui lui reste à vivre. L'expérience autant que Tâge le délivre De l'amour qui jadis accaparait ses soins; La pâture? si peu suffit à ses besoins, Qu'il attend que la proie elle-même se livre. Un mois n'est pas de trop pour qu'il mange sa livre D'insectes à suçoir, pince, trompe, ou grouin...

192 LA NATURE. Il se laisse voler parua lézard chafouin, Sans
jamais se donner le mal de le poursuivre. Il revoit les taillis qui furent ses
témoins Et les fonds buissonneux où tremblaient les sainfoins ; Tout le jour,
en flânant, sa mémoire s'enivre, Et, parfois, lorsque l'ombre ayant serré ses
joints, Les objets ne sont plus que des traits ou des points. Merle blanc s'il
en fût puisqu'il est couleur givre, Il sort tranquillement de ses tristes recoins
Et se met à chanter sous la lune de cuivre.

L'ORNIÈRE. 193 L'ORNIÈRE Dans l'ornière du chemin creux
Atandonné comme inutile, Plus de passage dangereux. Plus de roues aux
grinçants moyeux Broyant l'insecte et le reptile Dans l'ornière du chemin
creux. Le frais des coins mystérieux Couvre la paix de cet asile : , us de
passage dangereux. . 17

i94 LA NATURE. Il tombe des talus ocreux Une ombre jaune qui vacille Dans Tomière du chemin creux. En cet étroit fossé bourbeux, Réservoir oblong d'eau tranquille, Plus de passage dangereux. Pas un hôte malencontreux Quand il établit domicile Dans Tornière du chemin creux! Tout un petit monde peureux Y trouve donc un sort facile : Plus de passage dangereux. Le bon fureteur curieux Voit en tout temps, fête et vigile, Dans Tornière du chemin creux, S^^^^d^^^

L'ORNIÈRE. 195 Ces rôdeurs qu'aimaient tant les yeux De La
Fontaine et de Virgile: Plus de passage dangereux. Chacun son tour : s'il fait
poudreux, L'être nageotant s'en exile* Dans l'ornière du chemin creux
•Revoici, vague et cauteleux, Le groupe errant qui se faufile, Plus de
passage dangereux, Ce sont grillons noire, bousiers bleus, Fourmi lente,
cigale agile. Dans l'ornière du chemin creux. Coccinelle au surnom pieux
Qui fait songer à l'Evangile; Plus de passage dangereux. k - A

195 LA NATUUE. , . ' - 'L'échassier-lisseur, le faucheur
 ^ . . - ♦ . . . Ourdit sa toile sur l'argile Dans l'ornière du chemin creux Que
 le papillon; hasardeux Visite avec la guêpe hostile ; Phis de passage
 dangereux Pour l'orvet qu'un rien casse en deux. Il peut risquer son corps
 fragile m Dans l'ornière du chemin creux. Qu'il pleuve ! élastique^
 onduleux, Le ver s'y darde et s'y tortille : . ' . ' . . . Pliis de passage
 dangereux. La salamandre au pas boiteux " . . . , . . Et glissant se traîne et
 frétille Dans l'ornière du chemin creux,

I/ORNIÈRE. 197 Puis, limaces d'un noir hideux, Jaune-faïence ou
couleur tuile ; Plus de passage dangereuxL'escargot, cornu vigoureux,
Rampe allongé sous sa coquille Dans l'ornière du chemin creux Dont le
cloporte poussiéreux Considère, les flaques d*huije : Plus de passage
dangereux. .Viennent les déluges nombreux? Alors, c'est rainette,
hydrophile Dans l'ornière du chemin creux; Sur ce miroir plat et vitreux
L'insecte rameur tourne et file ; Plus de passage dangereux. i7.

m L'À nature: Chacun, aquatique ou terreux, Vit son rêve inerte ou mobile Dans l'ornière du chemi^ creux. La pie. a beau jeter sur eux Ses horoscopes de sibylle, Plus de passage dangereux I Ils mènent au gré de leurs vœux Leur progéniture docile Dans Tournière du chemin creux Où pendent comme des cheveux Dés fils d'herbe longue et gracile : Plus de passage dangereux. Que ces pauvrets soient donc heureux, Que leur sêicurité jubîlel Dans Fournière du chemin creux Plus de passage dangereux !

L'ÉCUME DE URAU. i99 L'ÉCUME DE 1,'EAU Il a beau fuir,
le flot qui fume, Toujours neuf de jaillissements, Quelque chose en reste
aux dormants Dans les miettes de son écume. Triste mousse qui luit,
s*embrume, Stagne ou vacille à tous moments, Et, de gris en jaunissements,
Fond, s'évapore et se consume.

200 ' LA NATURE. Et cependant, rien que cela Fleurit Thorreur
du gouffre plat... C'est pourquoi Teau roulant sans trêve Laisse un peu d'elle
à l'eau qui dort, A l'eau morte comme la mort Ou songeuse comme le rêve.

LE GKAND ROCHER. 201 • • • LE GRAND ROCHER Que la
couleur du temps le fourbisse ou le plombe, — Toujours hideux — il met
un malaise opprimant Dans ce coin renfermé d'ombre et d'isolement Où le
sol s'aplatit, se vallonné et se bombe. Car, ambigu pour l'œil, surtout quand
la nuit tombe, Cet énorme rocher prend démesurément Un aspect de lion
dans Taccroupissement, Ou de femme à genoux priant sur une tombe.

202 LA HATUBE* Marbreux, noir et bronzé, rouillé comme du fer, Enit du soleil, blanchi des pleurs froids de l'hiver Tel il dure, aussi vieux que le vent qu'il défie. Et j'admire l'horreur de ce monstre éternel. Trop mort dans la nature et trop voisin du ciel. Pour voir ramper en bas les larves de la vie.

LE CRÉTIN. 203 LE CRETIN Horrifiant la forme humaine Dans
sa structure d'idiot, Le pâtre nain, jeune et vieillot, Subit les frimas de la
plaine. Mais, avec sa pensée inerte. Il n'éprouve qu'à fleur de corps Cette
impression du dehors Qui lui vient, confuse et couverte.

20* LA NATURE; Son maîntieii est celui des choses, Selon que
le vent mord plus froid, Qu'il reste le même ou décroît, Qu'il reprend ou
bien fait des pauses. L'onde et lui blêmissent ensemble, Il isent la bise à la
façon Du caillou, du sol, du buisson. Et de même que l'herbe il tremble. Il
prend, rejette son haleine Et songe tel que ses brebis : Ni plus ni moins sous
ses habits Que ce qu'elles sont sous leur laine. Sans qu'un instant il vienne,
il aille. Sans même entr'ouvrir le coïnpas De ses jambes, poUr un seul pas.
Il reste là, dans la brou"ssaill(3. .

LE CRÉTIN; 205 Ce lieu que Tajoiiic hérissone, Pour lui là-bas
fixe et debout, Forme moins un cadre* qu'un tout Où s'amalgame sa
personne. Elle en fait partie intégrante;; Si fondue à ce coin terreux.
Liquide, végétal, pierreux; Qu on ne.ly sent pas différente. Presque nette,
une idée unique Couve en son ténébreux cerveau : Ses moutons î et tout le
troupeau Connaît son rappel mécanique. Les. bruits rauques de ses langages
Qu'il émet saccadés, plaintifs,. Sont juste significatifs Comme un murmure
de branchages, 18

206 LA NATURE. Mais, pour le mouton qui s'éloigne Ils ont un
sens : vers le pâtre, Chaque fois, son brusque retour Craintif et penaud en
témoigne. De loin, cet être a la posture, L'air d'un tronc d'arbre ou d'un
rocher. Mais l'œil qui vient à l'approcher Le trouve affreux dans la Nature.
Avec cet unisson si vaste Dans l'irrégulier toujours beau, Ce monstre
humain, flasque et nabot, Fait le plus terrible contraste. Il montre jaune et
toute plate Une face en tête de mort ; Jusqu'aux oreilles sans rebord La
bouche sans dents se dilate;

JEt sur ces lèvres dont persiste Le béant rougeâtre et souillé, Dort
le lirç stupéfié De l'insanité froide et triste. Son crâne enflé d'hydrocéphale
Emplit son bonnet de coton Et le carré de son menton Presque à sa poitrine
dévale. Son corps où, goitreux, le cou rentre, A petits bras courts de
crapaud, Avec jambes d'enfant pied bot; Et tout son buste' n'est qu'un ventre
: Outre ces hideurs effrotables Dont chacuji se tient écarté, Le mutisme et
la surdité Le retranchent de ses semblables.

TTi 208 LA NATURE. Même hélas ! sa mère émouvante De
tendresse pour cet enfant, Près de lui, toujours se défend, D'un
frissonnement d'épouvante. Il vit grognant comme un veau beugle, Et plu«
redouté qu'un poison. Muré dans sa double prison De chair vile et d'esprit
aveugle. Mais ce berger glaçant les moelles Aides yeux d'un bleu vert lacté,
Lès frères en mysticité Du diamant frais des étoiles. L'innocence de sa
pauvre âme Immaculée y transparaît, Et tout l'inGni du regret Fait parler ces
miroirs sans flamme.

LE CRETIN. i^ Qui disent pour lui : c Je me navre « De ce que le
Sort m'a produit « Si difforme, si plein de nuit, « Et repoussant comme un
cadavre. » C'est pourquoi malgré son visage Et son corps si laids, — par ses
yeux Il demeure, là, sous les cieux, Le Pur Esprit du paysage. I « IS.

n^ LA NATURE. CONSEIL DE LA NUIT Voici qu'un roulement
de très lent véhicule S'harmonise en mineur avec les mornes cris Du râle de
genêt, de la chauve-souris : C'est l'accompagnement des voix du crépuscule.
Un vol noir de corbeau met sa double virgule Au-dessus d'un vieux bois de
châtaigniers pourris. Et ce bruit, toujours plus, m'émeut sous les cieux gris,
A mesure qu'au fond du silence il recule. Mu Tl l'itflte

CONSEIL DE tk JîtJIT. 211 C'est qu'il verse en mon âme, outre son charme brun, Je ne sais quel regret vague du temps défunt, Comme un appel confus vers de lointains voyages. Vient la nuit qui me dit : « Va ! ne regrette point! € Puisque pour posséder l'univers dans ton coin « Tu n'as qu'à regarder l'espace et les nuages. »

212 ... LA NATURE» LA NUIT D'ORAGE Dans un logis antique
au fond de la campagne. En un lit de bois noir à vastes rideaux blancs Qui,
bien que large ouverts, vous pèsent accablants. Vous songez, Tinsomnie
étant votre compagne. Or, c'est par une nuit ténébreusement chaude, La
chouette a gémi ses longs rires stridents ; De l'espace muet il arrive au
dedans UnjB sournoise odeur de tempête qui rôde.

LA NUIT D'ORAGE. tlt • • . • ■ • • , . . • -'...-'-.■• Tentures et
tapis, meuble plat ou qui bombe, - * Imprègnent de leur morne et bizarre
stupeur La chambre dont le poids de l'orage en torpeur Approfondit plus
mort le silence de tombe, ' A peine ^ncor suivi d'une rumeur très sourde,
Traversant les volets, par instants, un éclair, Comme un soupir de flamme
échappé de l'enfer, , ... Illumine soudain «on atmosphère lourde. Et des
obsessrions morbides, saccadées, Vous lancinent; l'ennui venimeux vous
étreint; Vous ruminez vos deuils, et le regret chagrin * < Vers le Lugubre
induit le cours de vos idées. Animé» par l'éclat dansant du luminaire Les
portraits, m gardant leur sourire pincé. Dardent leur clair regard fixe, plus
aiguisé, D'un interrogateur plus froid qu'à l'ordinaire..

214 LA NATURP. Vous fuyez Tun non moins que vous évitez
l'autre 1 — Sur celte chaise, ici, le hasard fait qu'alors Certains.de vos
habits montrent les plis d'un corps Qui, vraisemblablement, ne serait pas le
vôtre* Là-bas devant vos yeux hallucinés par l'ombre, Dans la haute fenêtre
où chuchote le vent, Une forme s'ébauche, inerte et se mouvant^ D'un
aspect d'autant plus hideux qu'il est^lus sombre, Votre esprit raisonnant sa
pensée inquiète, Par là même la sent faiblir et se troubler : Donc, le
Surnaturel va vous ensorceler, Derrière l'oreiller sa chimère vous guette.
Ayant sûrement vu quelque monstrueux drame. Mainte agonie et maint
ensevelissement, Les murs — vous semble-t-il — vivent en ce moment Des
rampements de spectre et des frôlements d'âme. gfgii *a

LA NUIT D'ORAGE. "215 Voire oreille imagine une plainte
étouffée Partant d'un angle obscur... le vide d'un fauteuil Et le creux du
divan attendent pour votre œil Le magique asseoiment d'un Diable ou d'une
Fée. Tout ce qu'en fait d'horreurs la Légende a de pire On se le représente à
s'en donner l'effroi : Brusque, la porte s'ouvre et se referme — on voit
Clopiner vers son lit un cadavre vampire. Mais, en plein cauchemar,
pendant que l'on assiste Au spectacle inventé par sa sinistre humeur.
Nouvelle fulgurance et compacte rumeur Naissent, et l'ouragan se rue à
l'improviste. Grave et lent, le tonnerre, au milieu des ténèbres. Gronde, et
c'est d'un effet tragique et solennel Ce bruit qui se prolonge, énorme, au bas
du ciel, Et se perd, caverneux, en roulements funèbres.

1 21Ç . LA KATULIE. • I , X • ■ k Sans trêve, maintenant, la
lumière Fantôme Resurgit aussitôt qu'elle redisparaît. On commence à
frémir, pour beaucoup on voudrait A cette heure, être deux sous quelque
pauvre chaume. Vous vous dites en vain,^ vous parlant à vous-même, Droit
sur votre séant, poings crispés sur le drap, Que l'orage s^éloigne et qu'il
avortera... L'clair vous interrompt r— et vous en restez blême. Entre les
sifflements des rafales mauvaises Il vous frôle, terrible, il vient vous
aveugler. On dirait que c'est lui qu'on entend sibilier Le serpent de la nue
aux écailles de braises. Et, formidablement, la tempête exécute Sa menace.
A la fois il tonne, il vente, il pleut! Le mugissement noir de l'au-dehors en
feu Par toute la. maison, profond, se répercute.

LA NUIT D*ORÂ

M8 LA NATURE. L*œil agrandi, figé comm« un cataleptique,
On entend son cœur froid battre toujours plus fort Le frisson d'un danger de
mort — et quelle mort ! Remplace en vous celui de la Peur fantastique.
Jusqu'au fond de vos os l'épouvante circule : Car, à chaque retour du grand
flamboiement fou, Là! sous le solivage embrasé tout d'un coup. Vous vous
voyez : tison de chair noire qui brûle !

LES LIBELLULES. 219 LES LIBELLULES Fantasque essaim
toujours errant, Les libellules se poursuivent, Et leurs gais chatoiements
s'avivent Aux ardents reflets du torrent. Déjà moiré, parfois s'irise Le petit
tulle si léger Qui leur permet de voltiger Dans tous les seiis comme la brise.
! À

22p . LK NATURE. . Les unes, taciturnement, Laissent flotter leur nonchalance; D'autres, pour brûler le silence, Dardent Téclair d'un ronflement. Dans les airs elles font des lieues, Mais, toujours, en haut comme en bas. Les grandes vertes ont le pas Sur les toutes petites bleues. Leur démence de- liberté Dont elles ne savent que faire Les emporte dans l'atmosphère Qui les saoule de sa clarté. Au moindre vent qui les* fustige" A fleur d'écume ou de rocher, . Chacune vient se rapprocher ; Delà branchette ou de la tige, .

LES LIBELLULES 221 r Impondérable, mais pourtant ^ Lourde
encore si peu qu'elle y touche, Pour le brin d'herbe qui se couche Et se
relève en tremblotant. Longs clous d'or et de pierreries Ayant grosse tête,
gros yeux Et Ones ailes, sous les cieux Elles promènent leurs féeries. Elles
vont flairer les roseaux Et puis reprennent leur voyage Entre les frissons du
feuillage Et les miroitements des eaux; Et, quand leur vol, plein de crochets,
De zigzags et de ricochets, Ayant lassé les demoiselles, 19.

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

222 LA NATURE. On les voit enfin s'arrêter : Elles semblent
moins s*éventer Que respirer avec leurs ailes. 1

LA SILHOUETTE. 228 LA SILHOUETTE Ce soir, le ciel figé,
l'horizon stupéfait Combinant pour le deuil leurs teintes fin d'automne
Rendent plus triste encore ce coin qui vous étonne Par son aspect déjà si
funèbre : En effet. Rocheuse, herbue, avec des sapins, cette plaine Imite un
cimetière à vous faire frayer, D'autant plus que, là-bas, voûtée en
fossoyeur. S'y profile, piochant, la silhouette humaine.

224 LA NATURE. Et, dans ce travailleur attardé m'apparalt Le
Génie humble du Secret. Sa présence a tant de mystère ! Si brumeusement
j'aperçois Ses vêtements couleur de bois Et sa face couleur de terre I (

The text on this page is estimated to be only 26.57% accurate

L'ORPUELIN 225 •• r. -> . J L'ORPHELIN — c Allons voir toi
papa qui dort au cimetière, . Dit la vieille servante à Tenfant tout eh noir, «
Yiensl tu réciteras, comme matin et soir, t Pour son âme de mort ta petite
prière..' . « Pauvre homm(5 l il t'amusait encbr sur ses genoux € Quand il
avaif déjà lé rôle dans la gorge... > * Il sera si content de voir son petit
George,' « Ça lui figurera qu'il' est toujours chez nous! »

226 LA NATURE. K, vitf , le marmot très ému sans comprendre
Suit la femme en bonnet qui le tient par la main, Et, tous deux, les voilà
dans ce triste chemin Qu'ils ont depuis des mois Thabitude de prendre.
Entre les quatre mui's que dépassent les croix Arborant buis, couronne et
médaillon de verre, Ils vont, et, tout au fond de cet enclos sévère, Arrivent à
la tombe au long des cyprès froids Alors, simples, devant le rectangle de
terre Qu*a su tondre, épierrer, presque fleurir leur soin, Ils se mettent
ensemble à genoux dans un coin Dont Tombre les revêt de vague et de
mystère. L'enfant ôte à deux bras son petit chapeau rond, La bouche d'un
béant qui montre ses quenottes ; La vieille joint ses mains, comme lui ses
menottes, Chacun, d'un geste bref, s'étant signé le front.

L'ORPHELIN. 227 Surveillant le mîgaon pour aider sa mémoire,
La servante, en dedans, dit son humble oraison, Et lui, de bégayeuse et
touchante façon, Dit la sienne tout haut, en regardant Victoire. Il est là,
s*appliquant à moins balbutier, Devant les yeux mouillés de cette bonne
femme, Troublant seul de sa voix pure comme son âme Le silence des
morts qui Fécoutent prier. Puis, reprenant la main ou bien la devantière De
la servante, il rentre au logis de Taïeul. De même chaque jour. — Hier, il
disait tout seul « Allons voir mon papa qui dort au cimetière I »

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

I 228 LA NATLfRË:/ • « » * LE DORMANT Gouffre noir et visqueux semblant fait d'encre et d'huile, Le profond dé Técluse, en ce moment, tout plat, • " Engloutit son murmuré, étouffe son éclat, . ' Immobilise encor son niystère , tranquille. -■ i^ ^ Tout plaqué, par endroits, de feuilles mi-noyées Pourrissant là sur place avant de choir au fond, Il croupit sous le ciel morne et fumeux plafond Où la bruine pend ses toiles d'araignées.

LE DORMANT* 2'IQ Sous ce dormant d'une eau si compacte et
si rase, Yitrifié si mat que rien n'y transparait, On sent plus hermétique en
son hideux secret Le gisement déjà si fermé de la vase. On dirait qu'eux
aussi les bords en léthargie, Avec leurs arbres noirs, et leur herbage blanc,
Subissent moins l'hiver que le charme accablant D'une surnaturelle et
terrible magie. Et ce coin de nature à forme trépassée Dégage pour tout
l'être un fantastique effroi, Un malaise rampant, gélatineux, et froid, Une
horreur qui vous prend le corps et la pensée. Le Vent du soir un peu s'éveille
Pour accompagner d'un sanglot Une voyageante corneille ; 20

The text on this page is estimated to be only 22.91% accurate

2Î0 LA NATURE. Puis la Nuit, aux ailes funèbres, Vient égaliser
l'Air et TEau En silence comme en ténèbres. mh» aifci» ^mtm

MESSAGE DU PRINTEMPS. 2: 1 MESSAGE DU PRINTEMPS

Bien que Thiver soit accompli, Le printemps reste enseveli ; Dans une
atmosphère voilée Languissent maigres et tremblants Les arbres nus sous
les cieux blancs, Lorsque, soudain, par la vallée... Un cri vitreux et délicat.
Un cri, soupir d'harmonica, Ce soir, très sûrement m'informe

232 LA NATURE. Que les ondes et les terrains En ont assez
d'être chagrins Et qu'il faut que le froid s'endorme. La bruine a couché le
vent : Le même cri sort plus souvent De l'herbe humide en somnolence ; Un
autre s'y mêle ou le suit, Et ces gouttelettes de bruit S'éparpillent dans le
silence. Béni soit le nombreux sanglot Du limon, de l'herbe. et de l'eau ! A
ce signal plein de mystère La, sève. commence à monter Et tout se met à
fermenter Dans les entrailles de la terre. L'astre ipouraiit sur des forêts
Devant moi colore un marais ; A t'avers les joncs purpurins

MESSAGE DU PRINTEMPS. 233 J'y vois rougeoyer une forme.
Tout juste ! une crapaudes énorme Son petit mâle sur ses reins. Longtemps
ma curiosité Scrute en leur immobilité Ces deux.bêtes qui n'en font qu'une,
Et je pars, laissant à fleur d'eau La femelle et son cher fardeau Gémir
d'amour, au clair de lune. 20.

The text on this page is estimated to be only 29.79% accurate

234 LA NATURE. PASSAGE DE FOURMI Avec le muet
verdoisement De sa frondaison racornie Tout le val est dans Tatonie Du rêve
et du croupissement. Par les airs, silence alarmant Et sur l'eau torpeur
infinie ! Au ciel, c'est la monotonie Des nuages sans rampement. ■■■I I
iiiifc ' . - - - - — ' '-*^ j^j»

PASSAGE DE FOURMI. 235 Mais passe une fourmi menue
Qfue rend encore plus exigüe Sa glissante fugacité, Et rien que ça rompt la
tristesse, Ce frisson de la petitesse Dans la mort de l'immensité.

236 • -LA NATURE.PLUIE DANS UN RAVIN r r Au ravin du
lierre et du houx La Pluie, à fils drus, se dévide : Tout le ciel pleure dans les
trous. Compacte, égale, sans courroux, Monotone, rayant le vide, Au ravin
du lierre et du houx Elle tombe. — Sable et cailloux Pourront boire à leur
soif avide, Tout le ciel pleure dans les trous.

PLUIE DANS UN RAVIN iZl Des joncs, hauts comme des
bambous, Suintent sur leur étang morbide Au ravtn dulierreet-du houx. • -
Les feuillages deviennent mous, L'3 sol'gras, le ruisseau rapide, Tout le ciel
pleure dans les trous. Déjà plus d'un petit remous j fournique à fleur de l'eau
torpide • Au ravin du lierre 6t du houx. Très bas chantonnent les coucous
Que ce jour vitreux intimide... Tout le ciel pleure dans les trous. Parfois le
tonnerre î .— des coups Sourds, roulant du lôîntairi livide Au ravin du lierre
et dû houx.

238 LA NATURE. L*ombre gagne... les casse-cous Dérobeat leur
abord perfide.. . Tout le ciel pleure dans les tnuib. Là-bas, quelqu'un en
manteau roux Tire un cheval blanc par la bride Au ravin du lierre et du houx
: Homme et bête ont jusqu'aux genoux L'eau d'un grand bournier qui se
ride, Tout le ciel pleure dans les trous ; Puis, un troupeau de moutons fous
Dégringolant la côte aride Au ravin du lierre et du houx ! Leur bêlement dit
: « Sauvons-nous! > Ils suivent la Peur qui les guide : Tout le ciel pleure
dans les trous.

PLUIE DANS UN RAVIN. 239 Et bientôt, la nuit a dissous
L'aspect du grillage liquide Au ravin du lierre et du houx. Un ange
funèbre et doux Y jette sa plainte languide, Tout le ciel pleure dans les
trous. A gémir avec les hiboux Le marais enfin se décide Au ravin du lierre
et du houx : Sons funestes, voix d'en dessous Au fond du grand silence
humide, Tout le ciel pleure dans les trous. Les hameaux poussent leurs
verroux L'obscurité ténébreuse réside Au ravin du lierre et du houx. Tout le
ciel pleure dans les trous.

The text on this page is estimated to be only 29.22% accurate

240 LA NATURE LA CIIAGRINEUSE D'où vient que ce pacage
avec un arbre au fond Saffit à composer toute une solitude Funèbre, un
Sahara visqueux d'inquiétude, . Désert d'ennui toujours de plus en plus
profond? 11 est vrai cfu'au ciel bas les nuages s'en vont Ternissant l'herbe
haute où passe le vent rude Et qu'aux lointains boisés si mornes d'attitude
On dislingue déjà des verts qui se défont^ ■ - • '^^^' ^_^*^--'*'--^^rf—
""<<<W***:!'_**^

LA CHAGRINEUSE. 241 Et puis, le crépuscule a fini ses apprêts
: L'ombre descend du ciel et monte du marais, Goutte à goutte un clocher
pleure de3 glas moroses. A moins que ce qui fait l'horreur de cet endroit
Hélas î son abandon et son deuil, ce ne soit Ma pensée encore plus lugubre
que les choses! 21

212 LA NATURE. LE PETIT PAYSAGE Ce frais recoin
mystérieux Qu'à regards penchés je visite Vaut pour moi le plus vaste site
Où l'on s'écarquille les yeux. Ce paysage mignonnet Est fait d'un caillou,
d'une mousse, D'un brin d'herbe, d'un peu d'eau rousse, D'un champignon et
d'un genêt.

LE PETIT PAYSAGE. ^« Le vent caché pour le moment D'aucun souffle ne les dérange : Ils dorment leur sommeil étrange De stupeur et d'écrasement. Le soleil cuisant le sillon L'onde, les foins, Tarbre et la roche, Par intervalles les accroche D'une parcelle de rayon; Et ce peu d'ardente clarté Qui les transfigure quand même» Les réjouit dans leur jour blême Et leur brumeuse humidité. Brin vert et champignon rosé Genêt, caillou que l'onde humecte. Sont tous nus; pas le moindre insect Ne s'y montre errant ou posé.

2%\ LA NATURE. Mais là, sur la moussé, se tienl î Une mince et
courte chenille, Et dans la flaque d'îau frétille ;Un crapaud lilliputien. . ;;
Cette chenillette en gaieté Sur sa touffe de mousse grêle Montre des ors
dont son poil frêle Vieillit encor Tancienneté. Et le petit crapaud gris brun
Ayant traîné son ventre jaune, Sur le champignon si bien trônnp Que tous
deux, soudés, ne font qu'un. Puis, Elle ondule au bord de l'eau Oû Lui rentré
flotte et renage, Et, chacun est un personnage Animant ce menu tableau. -f
m I

LE PETIT PAYSAGE. iib Par leur vif et lent va-et-vient Qu'ils
manœuvrent à leur envie, L'un Tautre ils lui donnent la vie Minuscule qui
lui convient. Le Soleil devant maintenant Fondre les carreaux des fenêtres
Fait flamber ces deux petits êtres Dans leur petit coin rayonnant. Et le vent
frôle à souffle chaud La toute petite peinture Dont rame est la miniature
D'une chenille et d'un crapaud. f 21.

] 216 LA NATURE. MON CHIEN PISTOLET Sa gravité
comique cl son froid badinage Font que mes yeux distraits s'amuse-
nt, n'importe où Au creux, sur la hauteur, au bord de l'eau, partout, Rôle
éternellement notre compagnonnage. Même en ses jours de fugue et de
libertinage Il vient me retrouver encore — tout à coup Il surgit d'un buisson,
d'un bois, d'un casse-cou, Et reprend devant moi son gai papillonnage . . *■
Afc!- !■* ^" ^mi

MON CHIEN PISTOLET. 217 De face ou de profil — assis
comme debout, Au petit pas, rampant, à la course, à la nage, Dans toutes ses
façons, il est bien moyen-âge Avec son œil de biche et sa couleur de loup.
Souple et fort— jappant sec et plutôt taciturne^ Ce chien d'acier répond au
nom de Pistolet : Et certe ! il en vaut un par sa garde nocturne ! Au moindre
craquement de porte et de volet Il s'arme ! et, si quelqu'un pénétrait dans la
salle Il ne ferait qu'un bond, soudain comme une balle.

■ ■ ^ ■ ■ ■ ^ ^ I ^ W B I I W I B W B M W I M W B P I B i B ^ B ^ i B B i ^ ^ W -
P ^ » ^ » ^ " ^ ^ ^ ^ ^ " ^ ' ^ ^ I ' é • m m ^ ^ ^ f f ^ f , m m ^ m ^ f W f f i 248 : LA NATURE.
LA JOURNÉE DIVINE Mon odieux corps a fait trêve Et devenant un pur
esprit Dans le végétal qui fleurit Je circule comme la sève. Mon extase
monte, s'élève, Jusqu'en Tazur s'épanouit, Je suis un peu l'herbe qui luit,
L'eau qui court, le rocher qui rêve.

LA JOURNÉE DIVINE. 2019 Comme Tair, le zéphir, Tarome et la clarté, Ma pensée est éparse en cette immensité Dont elle voit, raisonne et vit l'architecture. Le soir vient : Je reprends ma bête et mon chemin, Mais, je sais l'infini bonheur d'un être humain Qui fut pour un instant l'âme de la nature.

200 LA NATURE. MAGIE DU SOIR Par les effets de sa
peinture Qu'il tire du ciel et des aïeux, Le Soir, surtout dans les déserts. Est le
sorcier de la Nature. Son vague rend l'œil circonspect Et l'esprit subit
l'influence De son mystérieux silence Et de son murmure suspect.

MACIE Dr SOIR. 251 Ses trames grises qu'il machine Avec tant
de solennité Déguisent la réalité Et montrent ce qu'on imagine. Partout
l'étrange Magicien Pratique ses métamorphoses, Pour grandir les petites
choses Nul autre charme que le sien ! Hier, dansr une immensité verte,
J'admirais une flaque d'eau. Par degrés il l'eût recouverte D'un vapoureux
petit rideau, Puis, sa brise, mais si peu forte !... Vint y mettre une feuille
morte. Alors, songeant aii goulTre amer. Dans la flaque je vis la Mer... Oû,
tout seul, un canot sans voiles Flottait au lever des étoiles.

2à2 I-A NATURE. :'. LES VIOLETTES • r Les violettes sont des
fées De là couleur et de raroine. L'humble mousse est le frais royaume De
ces modestes atlifées. Elles se plaisent sous le dôme Des grandes forêts
étouffées. Les violettes sont des fées De la couleur et de Farome. ' j

LES VIOLETTES. 253 "Sous les tuniques dégrafées Le sein des
vierges s'en embaume, Le vivant, le mort, le fantôme Se parfument de leurs
bouffées. Les violettes sont des fées! 22

254 LA NATURE. FLORAIISON JAUNE A peine le printemps a
feuille les campagnes Qu'une couleur d'or pâle et funéraire y poincL-. C'est
la fleur des genêts qui tranche de si loin Sur le vert des vallons et le gris des
montagnes. Ici, dans ce pays déjà mystérieux On assiste au progrès
envahissant du jaune : Il descend, il côtoie, il gravit, rampe et trône,
Mélancolisant l'âme en remplissant les yeux.

FLORAIISON JAUNE. 255 Par les plaines surtout, comme au
flanc des coteaux, Près des tout petits bourgs et des très vieux châteaux,
Certains coins ont des jauneurs telles Qu'on dirait foisonnant d'énormes
immortelles Des cimetières d'autrefois Dont l'herbe aurait mangé les croix!

256 LA NATURE, LE ROI-SILENCE Encor sur la côte et la
brande Ce déluge sec et frôlant Tombant ouaté sans qu'on Tentende ! La
neige a tout drapé de blanc. Sur les choses dans leur suaire Le silence trône
accablant, Car, maintenant, pour sanctuaire Il a tout l'espace plongé Dans
une stupeur mortuaire. I

LE ROI-SILENCE. 257 Le grand lac était si flgé Qu'il s'est
couvert comme la terre, A mesure qu'il a neigé. Même horreur et même
mystère ! Confondus sous le même enduit, Tous deux ne font qu'un pour se
taire. S'il passe un oiseau, c'est sans bruit, A la manière d'un fantôme Qui
traverse un mur dans la nuit. Si le vent circule, un arôme Ne voltige pas
plus fluet. Rien ne trouble en son blanc royaume L'effrayant monarque
muet Pas même un murmure d'atome ! 22.

1 258 LA NATURE. Telle est donc l'affreuse rigueur De ce
silence opaque et froid qu'il vous condamne A n'entendre que les hou-hou
de votre crâne Et les toc-toc de votre cœur! ^^ «Mt^^i^C! '^^'^^_ï'_ _

r ESQUISSE. 259 ESQUISSE Ici le poisson sédentaire N'a pas
lieu d'être circonspect. Jamais encor rien de suspect N'a voisiné dans son
mystère* Des forêts se tenant en bloc Impénétrablement contournent Ces
ondes noires qui s'enfourment Dans un précipice de roc.

260 LA NATURE. Les grands arbres de chaque bord Y font une
voûte qui dort ; Et, d'un coupant de besaiguë, Se dresse un peuple de
roseaux Hérissant tout droits, par monceaux, Leurs sabres verts à pointe
aiguë.

LE FOIN. 261 LE FOIN La faux reprend ses songeries :
Maintenant gisent par morceaux Râtelés en petits monceaux Les chevelures
des prairies. De si redoutables assauts Ont fait émigrer les fréries Des
fourmis, guêpes, souriceaux Vers les solitudes fleuries :

The text on this page is estimated to be only 20.65% accurate

262 LA NATURE. Oadoïefflents» murmures, frissons Tout est
mort entre les buissons D'où l'oiseau voit d'un œil acerbe Ce malheureux
foin étendu, Si changé qu'il en a perdu Sa figure et sa couleur d'herbe.

L'INSECTE AQUATIQUE. 263 L'INSECTE AQUATIQUE Avec
une aisance parfaite, Tourniquant, virant, serpentant Il joue à fleur de son
étang Qui tiendrait dans une cuvette. Ge prodigieux glissant Va par
crochets, fait la navette Instantané comme l'instant : La rainette en est
stupéfaite.

i64 LA NATURE. Aussi, les jolis petits joncs Qu'elle troublait de
ses plongeurs Ont repris leur sommeil inerte... Et c'est un charme exquis
de voir Patiner cet insecte noir Devant cette grenouille verte.

LES PILEUSES. ' 265 LES PILEUSES Parfois, quand mes
regards ont quitté la rivière Pour la cime du mont — j'aperçois tout à coup
Des bergères qui sont assises ou debout, De face ou de profil, sur une
grande pierre. Avec leurs gestes lents et rares — leur complainte Qui
bourdonne traînarde en la couleur du temps, Elles semblent des Sphinx
animés et -chantants Sur ce banc de rocher dont elles ont la teinte. 23

266 ' LA NATURE. Par le magique efTet des brumes et du soir
On dirait que le ciel qu'elles atteignent juste Daigne de ses vapeurs leur
silhouette fruste, Si bien qu*halluciné dans ces tristes parages, Frissonnant
malgré moi, je m'imagine voir Des sorcières filant au milieu des nuages.

JOURNÉE D'UNE CIGALE, 2G7 JOURNÉE D'UNE CIGALE

La Cigale se perd Dans la haie Où rien encor n'effraie Son corps vert. A
peine s'il fait clair : Le jour seulement raie L'oseraie D'un éclair.

'268 LA NATURE. Elle assiste au réveil De l'aurore. Tout le ciel
se décore Blanc vermeil D'un glacis de soleil ; L'air bleuit et se dore, Bien
qu'encore En sommeil. ; Tout sort comme d'un puits De la brume ; Le sol
moite qui fume L'onde — et puis, Formes, couleurs et bruits, Dans le val
que parfume L'amertume • ■ De ses buis. • Elle pour exciter ' Les Cigales
Ses sœurs, moins matinales, A chanter I

JOURNÉE D'UNE CIGALE. 269 Se met à cliqueter, Faisant, par intervalles, Ses cymbales Se frotter. Elle entend de trop loin ^ Leur réponse ; D'ailleurs, de Teau s'annonce. Elle poind I Lors, prudente, avec soin, La Cigale se fronce ^ Et s'enfonce Dans son coin. Mais l'averse d'été Vite enfouie Met l'arbre qui s'ennuie En gaieté. La bête a remonté Sous les gouttes de pluie. Eblouie De clarté. 23.

270 LA NATURE. Bientôt dans Tair plus bleu Qu'elle rince-,
L'averse est aussi mince Qu'un cheveu. La bête humecte un peu Sa
bouchette qui pince, Son cou grince Tant qu'il peut. Elle aborde un mûrier
Qui Taccueille, Visite un chèvrefeuille Tout entier. Son épineux sentier Va
des fruits que l'on cueille A la feuille D'églantier. Le matin s'est enfui,.. Midi
brûle ! Nul zéphir ne circule, Le sol cuit.

^i «'■ ■ «iioĩ^»» **•!;> i->v»^'yHj«^>-' i,»»i 11 ^- »^< 1 1 ,1 ' »
' s^^»^«i^wi*

'*.pr, 272 . LA NATURE. ■ ■■] - • Elle grimpait là-bas Chez son
hôte Le buisson de la côte Pas à pas, Mais dans ce pré ! non pas ! Au sein
de l'herbe haute Elle saute.:. Quels ébats ! , • Déjà pour le lézard •
D'émeraude, t- • Chercheur de Tombre chaude, Il est tard. • Donc, sans peur,
elle part, Devant elle maraude. Flâne et rôde Au hasard. • ' Ses deux
antennes ont ' Délicates Un souple d'acrobates, Elles font .i^j.

JOURNEE D'UNE CIGALE. 273 Biais et demi-rond : , OÙ les
mènent les pattes D'automates . Elles vont. < Elle trouve ici, là, Bien robée
Abeille, scarabée Plein d'éclat, Fauchaux haut, bousier plat. Rentrant de leur
tournée, Araignée Qui s'en va. Puis le reptile ami Vert comme elle, La
rainette crécelle Qui frémit, Un ver, une fourmi, ' La grande sauterelle Sa
jumelle A demi.

27'* LA NATURE. Elle surprend Tessor Ou la pause D*un beau
papillon ro9e Lamé d'or ; Elle rencontre encor Un vieux grillon morose Qui
repose Semblant mort, Un long parcours franchi, Un peu lasse, Elle dort, se
prélasse, Réfléchit. Et, le corps rafraîchi, Dans l'herbe haute ou basse Saute,
passe Resurgit. Tel endroit lisse et nu L'échassière Maintes fois le préfère
Au touffu ;

ÏOURNÉE p^UNE €IGALE. 275 Son petit pied griffu Qui
^lordrait sur le verre Ne sait guère Rien (Tarda. Tout lui va I roc luisant Et
cloaque, Bois mort, sable qui craque. Jonc glissant, Creux, hauteur et
versant ! Après la boue opaque C*est la flaque A présent ! Se risquer à l'eau
? Non 1 C'est folie : Mais, cette herbe salie Fait un pont. Comme il suffit
d'un bo,nd, Où son aile jolie Se déploie Tout de bon.

; * 276 LA NATURE. Elle prend celte fois L'envolée Sur la
branche isolée, Sur les croix Des chemins, sur les bois, Sur la mousse
brûlée Et gelée Des vieux toits. Enfin, c'est son retour Qui lui tarde. Elle
tâte, regarde, Marche-court, Lente, à chaque détour Dans cette ombre
blafarde Qui brouillarde Tout autour. Son trajet est fourni... Joie extrême !
Le voilà ce qu'elle aime : Son cher nid,
rfKà^HMaâaÂ^^.^c^undUA«âi^Ad^asei^eia>

The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate

JOURNÉE D'UNE CIGALE 277 Dans le buisson béni 1 C'est
temps : maintenant même Le jour blême Est fini. 2i

278 LA NATURE. LA BONNE RIVIÈRE Heureux gardons,
heureux barbeaux, Aucun souci ne vous effleure Dans la rivière des
crapauds ! Là, sur ce fond bien au repos, Pas de gravier qui vous écœure,
Heureux gardons, heureux barbeaux, Vous avalez à tout propos Du limon
gras comme du beurre Dans la rivière des crapauds.

LA BONNE RIVIERE. 279 L'été rallumant ses flambeaux, Vous
avez pâture meilleure, Heureux gardons, heureux barbeaux ! Car, joncs,
roseaux, buis sont si beaux Et puis si bon tout cela fleure Dans la rivière des
crapauds Que mouchérons, grands et nabots Viennent s*y noyer à toute
heure.... Heureux gardons, heureux barbeaux ! C'est le calme plat des
tombeaux, La bonne joie int-érieure Dans la rivière des crapauds, Qui,
certains soirs. Auteurs dispos, Vous jouent leur musique mineure....
Heureux gardons, heureux barbeaux !

280 LA NATURK. Nul voisinage de hameaux ! Pas un danger ne vous épeure Dans la rivière des crapauds. Vos témoins sont de vieux ormeaux, Vos bruits, ceux du rocher qui pleure., Heureux gardons, heureux barbeaux ! Goûtez la paix! sous vos rameaux Que jflimaïs Thomme ne vous leurre Dans la rivière des crapauds! Que le Temps y tanne vos peaux ! Que vos squelettes y demeurent.... Heureux gardons, heureux barbeaux! Ayez des enfants par troupeaux, Et qu'ils naissent, vivent et meurent, Heureux gardons, heureux barbeaux, Dans la rivière des crapauds! . *^~^^^~^~^~
■•^■— •"'^■^~'"~' -'^liffli'i-?'^^"'*'^"'^*T'iPMr*^ —iTT- niw ^ i.«iii^ I
[[«■fa

LA FOLLE.- 281 LA FOLLE En automne, au printemps, quand le
soleil assoiffé La terre, même aussi lorsque le froid vous mord, On voit la
Folle errer, pâle comme la Mort, Sous ses longs cheveux noirs qui sortent
de sa coiffe. Plus belle du désordre égaré de ses charmes Elle va dans sa
libre inoffensivité, Atteinte pour jamais de cette insanité Que le regret
d'Amour engendre avec des larmes. 24,

282 LA NATURE. Tout ce que la Musique exprime de plus tendre : La caresse du cœur, la pitié du sanglot, — — Le murmure du vent, du feuillage et de Teau, Tout cela, confondu, sa voix le fait entendre. On dirait que son âme inconsolable hôtesse De cet horrible drame où sombra son esprit, A passé dans son chant qui pleure ei qui sourit Avec le même vague et la même tristesse. Soudainement voilés d'une vapeur sensible, Suivant que sa pensée obscure se souvient, Ses yeux regardent tout et ne regardent rien : Ils guettent du néant au fond de l'Impossible. Image de la Nuit, Tétrange créature A le Mystérieux et la Solennité. ■ Ce corps que déjà tant La Folie a sculpté Dans sa mélancolie incarne la Nature.

LA FOLLE. 283 Un pauvre fichu noir croisé sur sa poitrine, Elle
vois apparaît rôdant par tout chemin D'un pas de revenant plus que d'un
être humain... Somnambule et statue en sa robe chagrine. Sa jupe rapiécée
et dont le bord se ronge, Laissant voir purs et blancs ses beaux petits pieds
nus, Elle va. — Fleur, quenouille entre ses doigts menus Sont les mêmes
objets qu'elle tient comme en songe. La plaintive Elégie et la triste
Romance L'escortent pour les yeux du rêve : Elle est leur sœur ! Le
monotone aspect de son humble douceur A presque angélisé sa tranquille
démence* Veuve de la Raison qui déprave les choses Eu y mettant sa peur,
sa joie ou son ennui, Elle est le pur instinct qui marche devant lui Aveugle
au paysage en ses métamorphoses.

284 LA NATURE. Végétativement elle assiste au spectacle Des ravins guère moins stupéfaits que son cœur . Oï l'arôme des champs, leur grâce, leur langueur Trouvent un impassible et neutre réceptacle. Froide le plus souvent, parfois la pauvre Folle A des regards émus pour les petits oiseaux, Prie au long des cercueils, chante auprès des berceaux, Adresse aux mendiants quelque lente parole. Mais les nuages, l'eau, les grands horizons vides Sont le gouffre ordinaire où son œil va plonger. Et son esprit perdu qui peut encor songer Interroge le soir ces profondeurs livides : Car, c'est de là qu'un jour surgira, — pense-t-elle — i Le fantôme ou la voix de l'Être disparu Dont son tourment d'aimer, par le désir accru, Cherche toujours en vain l'enveloppe mortelle- ■■

NUIT DE -FEUILLES. 2S5 1 ■ ■ - 1 NUIT DE FEUILLES On
distingue mal sous les aunes Ce coin de rivière stagnant Dont l'écume, par
plaques jaunes, A fait un marbre frissonnant. Et peu à peu, les grands
feuillages Chargés de brume et de secret, Semblent si hauts qu'on les dirait
Enchevêtrés dans les nuages.

The text on this page is estimated to be only 28.16% accurate

286 Là nature. Seuls, les coteaux noirs — chevelus Transpercent
Tombre — il nV a plus Que leur silhouette qui dure. Et voici juste le tableau
: Le ciel englouti comme l'eau Par des ténèbres de verdure. i

n LES PETITES CROIX. 287 LES PETITES CROIX Tiens!
voilà qu'encor j'aperçois Une toute petite croix . Obliquement plantée en
plein cœur dans la grande ! C'était seulement une, il y a quelques mois... A
présent, c'est toute une bande ! On honore de cette offrande Chacun de ces
passants renfermés dans du bois, Pour qu'au cimetière il se rende Mieux
béné chez ses hôtes froids.

1 288 LA NATURE. Or, depuis bien des autrefois On a déserté
cette lande... Par ce chemin dont la légende A fait la route des eflrois 11 ne
passe plus de convois. Alors, qui ? Je me le demande, Vient planter ces
petites croix ? Sans doute, quelque fou, solitaire et sournois, Quelque
damné peut-être? En tout cas j'appréhende L'une ou l'autre rencontre en de
pareils endroits, Et je me sauve avant que la nuit ne s'étende. •*>"^--^- Il
riiii iBii lilBBBBIBTiiaMTi iiiifri-ir - -n ■»■

LA BONNE BÊTE. 28^ LA BONNE BÊTE Sa léchade à tel coin
du gîte ou du chemin Me semble le baiser de la bonté suprême; Et sa patte
qu'il vient me tendre de lui-même Est pour moi le meilleur des serrements
de main. Dans sa fidélité je vois le pur emblème . Du dévouement obscur et
presque surhumain ; Ce qu'il était hier, il le sera demain : Toujours flattant
naïf, aimant sans stratagème. 25

- , - ., ^^ 290 LA NATURE, C'est pourquoi, quand je l'ai battu
comme aujourd'hui, A propos d'un méfait tout naturel pour lui, Sur-le-
champ, j'en éprouve un regret, j'en frissonne... Car, il n'a pas compris mes
coups, je le sens bien ! L'ébahissement règne en cette âme de chien Qui,
navré, me regarde ainsi qu'une Personne. l

LES SYLPHES. 291 LES SYLPHES La nuit tombée avec une
lenteur perfide Voile et va nivelant en lame de couteau L'escarpement des
rocs, les tours du vieux château Qui saillaient tout à Theure encore sur le
vide. Or, ici, resserré, ce vallon creux, humide, A gauche, à droite, ayant
pour muraille un coteau, Plafonné d'un ciel bas, — pavé du noir de l'eau.
Forme une cave oblongue où rôde un jour livide.

m 292 ' LA NATURE. Les hirondelles sont les sylphes de ce^lieu.
Tournant leur ventre blanc, — balançant leur dos bleu, Elles piquent le flot
du pointu de leurs ailes ; Puis, sur leur vol confus, Tombe s'appesantit Et
peu à peu très vague il devient si petit Qu'on dirait dans la brume un vol de
demoiselles.

LA GROTTE. 293 LA GROTTE Le rossignol pleurait sa chanson
goutte à goutte Dans ce profond du roc où comme un œil discret, Furtive, à
rayons froids et blancs, la lune entrait Par les fissures de la voûte. Quelque
part, vous laissant incertain de sa route, A demi gazouilleuse une source
filtrait. Si bien que la caverne, au milieu du secret, Gémissait et murmurait
toute. 25.

294 LA NATURE. Et puis, avec la même invisibilité. Des fleurs soufflaient leur baume à ce creux enchaîné J'eus donc une extase complète. Puisque entre ces deux voix du grand silence brun, L'esprit du lieu rôdait sur un double parfum D'aubépine et de violette !

1 I LE TROUPEAU DE VACHES 2£5 LE TROUPEAU DE
VACHES Contournant large et creux son humide étendue Entre deux bois
épais dont l'ombre le noircit, Le grand pacage nu davantage épaissit Le
verdoisement figé de son herbe touffue. S'embrumant çà et là des vapeurs
qu'il dégage, Il dort en ce plein jour comme en la pleine nuit, Sans frisson
de couleur, de mouvement, de bruit, Désert, moitié prairie et moitié
marécage.

296 LA NATURE. Endroit mort, d'un sinistre et hideux
 caractère, Avec ses arbres nains, tout hérissés de nœuds, Ses petits rocs
 saillant de fouillis épineux, Ses mares, ses buissons saturés de mystère !
 Soudain, changeant d'aspect, Bon horreur se découvre : Car un gai
 beuglement dévalant du coteau Y vient, et, tout d'un bloc, des vaches
 aussitôt Apparaissent devant la barrière qui s'ouvre. A peine il est entré que
 sur un cri du maître Déjà tout le troupeau s'est presque séparé. Considérant
 l'espace après avoir flairé Cet herbager invitant qu'il va se mettre à paître. Et
 les bêtes ayant disséminé leur groupe. Chacune, le col bas, s'avance
 indolemment ; Et voici commencer le vaste broutement Rythmé net, en plus
 sourd, d'un bruit de faux qui coupe i
 iMiHBBBSSS&BBBBSliMBaaÉAMBHiaÉriM 1—1^^ ^^j'i I I

LE TROUPEAU DE VACHES. 297 Or, ici, quelque peu
Marchoise Bretonnante, Chaque vache est mignonne avec Ténorme pis.
Tête maigre, les yeux plus malins qu'assoupis. Fanon court et la queue à la
mèche traînante. Avec le jarret svelte et la grâce des chèvres, Elles ont noir
d'ébène, un poil plat de souris Que foncent encor plus leur beau cornage
gris Et les baves d'argent qui moussent à leurs lèvres. Montagnards aussi
fins que ceux des vaches suisses Leurs pieds sont vifs ; on sent qu'ils
deviendraient mutins Malgré cette mamelle aux quatre gros tétins Qui
dandine sa masse en leur battant les cuisses. Et, bientôt, dans ce pré d'une
atmosphère bleue Le soleil se propage et réveille les taons. Faisant se
secouer jambes, museaux gloutons. Vibrer des reins sans cesse émouchés de
la queue.

298 LA NATURE. A mesure qu'ayant tondu telle herbe rase La
bouche avidement mord à celle d'après, Le pas suit, invisible en son
rampant progrès D'un machinal tenant du songe et de l'extase Là,
quelqu'une éternue, ailleurs, une autre tousse Produisant un fracas d'un
caverneux profond ; Là-bas, les dos bien joints de plusieurs qui s'en vont
Ont l'ondulation d'une vague très douce. Devant elles, au cours de leurs
broutements graves, Des formes parmi Therbe éveillent des frissons : Elles
rencontrent vers, chenilles, limaçons. Tous les hôtes du frais, tous les
rampants des caves. Une taupe, un mulot surgissant d'une touffe Les épeure.
Elles ont un recul étonné; Grenouille sautillant, serpent pelotonné. Sentent
le souffle chaud de leur mufle qui bouffe.

LE TROUPEAU DE VACHES. 299 Au contraire, l'oiseau, qu'il
voltige ou piétonne, Pour ces vaches toujours sera le bienvenu; Plus d'une
en se frottant contre un arbre chenu Aime à voir dahsoter là margot
monotone. Et le vent les caresse au bas des airs tranquilles, Et le reflet des
bois vaguement ^claircis Leur rend plus doux l'aspect des cloaques moisissés,
Moins morne la longueur des buissons immobiles. Le soleil rayonnant dans
un nuageux blême, Se déroband ici pour aller frapper là, Alternativement,
elles ont un éclat Luisant mat ou. voilé comme l'azur lui-même. Si
recouvert de brume est le fond du pacage Que celles qu'on y voit sont des
spectres bovins : Il semblerait qu'au bas de ces taillis-ravins Elles aient
revêtu l'ombre qui les encage.

7 300 LA NATURE. Follette, par instants, une génisse instable
Prend le galop, rebrousse et repart de nouveau; Une mère répond à Tappel de
son veau Meuglant des profondeurs lointaines de Tétable. L'une ou l'autre
ayant soif, pleine de songerie, S'en va boire au marais — le cou dans les
roseaux, Elle pompe l'eau morte, et, pleurant des naseaux.
Mélancoliquement reprend sa mangerie. Et, peu à peu, marquant d'une
bouse qui tombe Lourde, le leyit chemin qu'elles font par le pré, Elles
broutent d'un air distrait, désaflairé; Leurs flancs s'arquent plus ronds et leur
ventre se bombe Et la satiété, par degrés les rassemble. Telle isolée arrive
en beuglant vers ses sœurs; Et jeux, luttés, ébats, lèchements caresseurs,
Indiquent leur plaisir d'être toutes ensemble.

LE TROUPEAU DE VACHES. 301 Puis, toujours plus souvent,
leur tête se relève ; Leur arrachement flasque et leur broiement le'ger
S'arrêtent. Elles ont bien fini de manger : Pour chacune est venu l'instant
croupi du rêve. Maintenant, Tœil mi-clos, en cette herbe mouillée Elles
semblent dormir le bon ruminement, Celle-ci flanc à bas, dans le plein
vautrement, Une couchée assise, une autre agenouillée. Et le soir les
surprend dans ces diverses poses. Tandis qu'au beau milieu de leur
jonchement noir Trois grands taureaux, debout, chargés de nonchaloir, Se
profilent, tout blancs, avec les cornes roses. 23

M)"! LA ^ATURE. MATIN BRUMEUX Sous sa vapeur laiteuse
et fixe, la rivière Figure ce matin un bain de vif-argent Où les arbres
penchés — le ciel se nuageant Transparaissent brouillés ainsi que la
lumière. ^ Nappe vide à la fin de la feuille tombée Dont l'engloutissement a
coussiné son lit, Elle offre immaculé son miroir que polit Le temps mort,
suffoquant dans la moiteur plombée. I

MATIN BRUMEUX. 303 Et la nue en chagrin sans un coin qui
s'allume Est si calme au-dessus de l'eau pâle qui fume, Tant de douceur
emplit le ravin isolé,. Que, parfois, dans ce blanc du gouffre en somnolence
Un beau martin-pêcheur, comme un écrin voilé, Passé avec sonûîri bref :
piqûre du silence.

-M- ^■.r^Jir_ 304 LA NATURE. LE BOIS DE HOUX Parmi ces
vieux arbres fendus A la ramure dégarnie Le houx, dans sa monotonie,
Prend des aspects inattendus : Car, recroquevillée, unie. Plus ou moins
fraîche et racornie, Les bords taillés en crocs pointus, Sa feuille, entre ces
bois tortus, Partout change, restant vernie. En tel coin — vert pâle —
jaunie,

LE BOIS DE HOUX. 305 Ici, montrant des gris ténus, Là, ces roses pleins et grenus De la belle chair bien fournie; Ailleurs des rouges mal venus, Moitié sang et moitié sanie. Au fond des bois les plus ardens Pareils mystère — ombre — atonie Silence — m'étaient inconnus : Quelque fée ou quelque génie Habite ces endroits perdus Dans la solitude infinie. 26.

The text on this page is estimated to be only 19.72% accurate

PAYSAGE TRISTE Un ciel blanc qui aur un val gris Va pleurer
deslarmes de neige; Malgré le mont qui le protège Un étang complètement
pris ; Aux trois autres horizons sombres Un boisé vague, — une vapeur
Toute blême dans la stupeur, Une espèce de forêts d'ombres.

PAYSAGE TRISTE. 307 ici, tout droits, sveltes et hauts, Des
bouleaux qui font les délices Du regard avec leurs troncs lisses Paraissant
blanchis à la chaux. Là, d'une fatidique approche, Mettant de l'horreur
autour d'eux Des petits arbrisseaux hideux, Noirs, ' poussés à même la roche.
C'est tout! mais quelle impression Ce peu de végétation, Cette glacé aux
teintes brouillées Vous causent dans ce coin désert Où rien qu'un genêt —
spectre vert Surgit des fougères rouillées.

308 LA NATURE LES DEUX VENINS Près d'un gros
champignon difforme Ayant le bouffi du crapaud, Ses rides, sa couleur de
peau. Médite une vipère énorme. Sous le feuillage d'un grand orme
Tamisant le soleil de haut Elle aspire, elle boit l'air chaud En attendant
qu'elle s'endorme. ^■•

LES DEUX VENINS. 309 Puis le prenant pour compagnon De
somme — au cou du champignon Lenle, elle fait sa ligature. J'observe — et
mes regards bénins Sont émus par ces deux venins Qui s'étreignent dans la
Nature.

3f0 LA NATURE. LE POULAIN Tout seul dans ces prés frais et creux comme des caves, Le poulain a si soif de sa mère jument Que dans l'effort brutal et fou de son tourment Il a rompu l'anneau de ses lourdes entraves. La nuit s'approche, — ainsi que d'informes épaves Glissant au fil de l'eau silencieusement, Des nuages laineux rampent au firmament Elles arbres déjà prennent des airs plus graves.

LE POULAIN. 311 Le poulain scrute un coin du morne horizon clos : Mufle et crinière au vent, immobile, il écoute. Soudain, il a bondi vers un bruit de grelots. Et, vite, il a rejoint, comme la lune a lui, Sa mère qui non moins inquiète de lui liai te court, et le fait téter là sur la route.

312 LA NATURE L'ATELIER DU MENUISIER L*atelier dort
dans Tombre grise Rampant des solives aux murs Les rayons et les clairs
obscur Y font un jour de vieille église. J*ai tout le temps d'étudier Chaque
outil, sa forme et sa pose Le menuisier étant pour cause Parti chez le
cabaretier.

L'ATELIER DU MENUISIER 313 Sur l'établi — branches mi-joiates La pince! — à côté, goguenard, Le marteau-tête-de-canard Ricanant sur un sac de pointes. Au long du maillet lisse et net Le vilebrequin sans sa mèche Ajoute un 8 baroque et rêche Au valet qui fait un grand 7. Là, sur du vieil acajou rouge Le compas chevauche un racloir Dont le coupant semble en vouloir Au canal oblong de la gouge. ici, sont groupés sans façon Tous les ciseaux jusqu'au bec d'âne ; Une serpe luit, toute crâne, Entre l'alêne et le poinçon. 27

" "S .^»- *v 314 LA NATURE. Figurant une olive jaune En travers
au bout d'un grand clou La vrille apparaît dans le flou Avec un pain de cire
en cône. Du papier de verre en rouleau Et le pinceau du pot à colle Qui
peint, vernit, mouille, bricole, Se trempe dans Thuile et dans l'eau! A moitié
droites, les tenailles Braquant leur bâillement sournois Sur des ferrures de
vieux bois En pente contre les murailles î Là, sortant d'un petit sabot, La
pierre à repasser, — navette Dans un vieux tesson de cuvette Une brosse
près d'un rabot.

L'ATKLIER DU MENUISIER. 315 Celui-là se morfond! il grille
De refaire siffleusement Sous son lamineux glissement Maint beau ruban
qui se tortille. Un tournevis long comme un doigt ! D'autres énormes,
d'aspect drôle, Grattant, raclant, jouant le rôle D'espèces de ciseaux à froid.
. Vraiment dignes d'un antiquaire, Règle plate et long crayon plat, . Deux
inséparables — sont là Sur l'angle écorné de l'équerre. Plus loin, ce martelet
nabot, Le diamant coupeur de vitre, Un fouillis de clous près d'un litre Un
bout de chandelle au goulot!

•■T^" 316 LA NATURE. Une pauvre lime rognée Se mire d'un air malheureux Dans un bout de carreau vitreux Couvert de toiles d'araignée. Enfin, contre un bloc de mastic, Sa lamelle en plein dans la pâte, Le mètre se tord en aspic Sur Tencaustique qui se gâte... A terre, parmi les copeaux. Dans la sciure, sous des pailles, De mélancoliques ferrailles Et de respectables vieux pots ! Sur une table où la limace Traîne sa glu, — des bois mouillés... Moussue, entre ses coins rouilles, La grosse tête de la masse.

L'ATELIER DU MENUISIER. îlt La tarière, ce grand T En forme
d'ancre de navire, Qui mange le bois, tourné et vire Dans les nœuds de sa
dureté ! La besaiguë, aux lames vives, Dont le manche veut les deux mains
Et qui sur le bord des chemins Taille et dégrossit les solives! D'autres outils
des charpentiers, Certains pour charrette et pendule. Car notre menuisier
cumule Et fait un peu tous les métiers... Et, tandis qu'au fond de l'échoppe.
Tout debout, la cognée en fer Et la hachette en acier clair Regardent songer
la varlope. 27.

The text on this page is estimated to be only 16.31% accurate

LA NATURE. Taodis qu'uB petit papillon, Perjo là Bans se
reconnaitre, Tape et retape à la fenêtre Où le soir met son vermillon,
Trouvant la minute choisie, Un chat furlif et papelard Vient manger la
couenne de lard Sous les dents même de la scie.

LA NUIT BIENFAISANTE. 319 LA NUIT BIENFAISANTE

Pauvres arbres ! je les regarde, Je les visite à petits pas ; Aux branches ne
poind toujours pas Leur fleurissement qui retarde. Pourtant, ça et là, se
hasarde Un blanc-jaune, couleur trépas, Sur un gros cerisier tout bas Que
Tâge dépouille et lézarde.

320 LA NATURE. Ce matin, j'arrive au jardin; Mon œil ravi se
pâme — et je me sens soudain Gomme désenglué d'un visqueux sortilège,
Car, enfin, la sève a produit Aux chants du rossignol si tendres cette nuit De
la vapeur de rose et du brouillard de neige !

SUR L'ÉCLUSE. 311 SUR L'ÉCLUSE Près du long déversoir où,
tout d'un bloc, à plein, L'eau s'écroule en biais sur les pierres qu'elle use, Le
vieux bateau creusant la nappe de l'écluse Ramène gars, bergère et brebis au
moulin. Le paysage boit la lumière au déclin : Tout le sang du soleil dans
l'air calme s'infuse , Du troupeau resserré — masse grise et confuse —
Monte un grand bêlement qui hèle et qui se plaint.

S22 LA NATURE. L'homme et la fille se regardent. Plus d'un soupir frôlant le silence qu'ils gardent Dit combien ils voudraient se tenir embrassés ! En travers, assis sur la perche, Ils pleurent tendrement, les doigts entrelacés, Honteux de l'amour qu'ils cherchent.

LA VIEILLE. 323 LA VIEILLE La lumière s'est inclinée De plus
en plus vers son trépas i Par la campagne, pas à pas, Voici la nuit
acheminée. L'humble vieille parcheminée Est assise après son repas Près du
feu qui ne chôme pas Devant la plaque charbonnée»

The text on this page is estimated to be only 21.53% accurate

Dans uae posture gênée Le chien dorl; deux tout Jeunes chais
Font des sauts et des entrechats Sur leur mère pelotonnée. Et la vieille
émerilloanée, En voyant brûler ses éclats De bon bois sec..., chantonne bas
Une complainte surannée. Or, soudain, les filles, les gars, Toute l'agreste
maisonnée .\vec le chien, à grands sabbats, S"en va prendre ailleurs ses
ébats. La genl féline est refournée Dans le grenier chasser les rats. La bonne
femme embéguinée Rumine, ayant croisé les bras : Sous le plancher
fumeu:c et gras De cette salle consternée Elle pousse de longs hélaa D'être
si seule abandonnée! Mais, avec la triste journée De vent de bise et de
verglas

LA FUMEE. 325 Qui meurt au tintement d'un glas, Craque la
voix désenfournée Des grillons qui, fantômes plats, Surgissant dans la
cheminée Viennent distraire ses yeux las Et sa vieille âme renfrognée. t>.i

326 * LA NATURE. LA FUMÉE Le temps a fini d'être brun.
L'atmosphère où le zéphir tremble Kst si subtile qu'il vous semble Y voir
monter souffle et parfum. Au bout des courtes cheminées La fumée accuse
gaïement La couleur et le mouvement De ses spirales riibannées;

LA FUMÉE. 327 Partout, ce nuage de l'air Empanache l'horizon
vert; Mais, que l'ombre vienne à renaître, De près à peine on l'aperçoit... Et
de loin elle sort d'un toit Ainsi que l'éime sort d'un être.

-=-m' wp 'w ■ k 328 LA NATURE. LES VIEUX PAUVRES Les
vieux pauvres par les chemins Regardent Teau, l'herbe et la branche, Et leur
bonne misère franche Vague sans peur des lendemains. Corps tannés —
teints de parchemins, Secs et ligneux comme une planche. Les vieux
pauvres par les chemins Regardent Teau, l'herbe et la branche. 1} __^>-.—
.»■ — « 1

LES VIEUX PAUVRES. 329 A l'heure où le soleil épanche Ses
plus sanguinolents carmins, Solennels — tenant à deux mains Le bissac où
leur dos s'emmanche — Avec leur longue barbe blanche, Ils font TefFet par
les chemins De patriarches surhumains Dont l'œil clair se lève et se penche.
28.

330 LA NATURE. LE PETIT BOIS Ce bois qu'humecte la rivière
Et que rembrunit le plateau, Change d'aspect sur son coteau Suivant les jeux
de la lumière. Vert gui, vert lichen ou vert lierre, Tantôt il avance — tantôt
S'aplatit en fresque — ou plutôt A Tair de rentrer dans la pierre,

LE PETIT BOIS. 331 Voici que solennel et pur Le crépuscule
dans Tazur Traîne un rose de coquillage, Et le bois teint par ces reflets,
Montre ses troncs tout violets Sous le gris bleu de son feuillage.

332 LA NATURE. LE FOSSOYEUR Le trio rouge cru des
enfants de chœur suit Le prêtre en surplis blanc, sous le noir de sa chape.
Gémissements hurlés — court sanglot qui s'échappe, Les prières, les chants
ont terminé leur bruit. Le trou s'ouvre — foncé maintenant par un mort : Sur
le cercueil jaunâtre humecté d'eau bénite Un brin de sable — un peu de
terre qui s'effrite, Une pierre, un caillou dégringolent du bord. ^mn-i.. ^
ïaV^BSârfaanMH

LE FOSSOYEUR. 333 Des agenouillements de femmes en
capote Au pied des croix — là-bas, d'aspect loucheet lointain... Puis
personne ! — tout seul, le fossoyeur sabote. Et, pelle en main, cet homme
incarne le destin, Quand il s'en va combler dans la nuit déjà brune La fosse
de six pieds qui bâille sous la lune.

3:U LA NATURE. LE MARAIS Quand le printemps s'est
installé, Des vieux étangs, des grandes mares, Monte vaseux, rauque et
voilé, Gomme un concert dissimulé De voix foisonnantes ou rares. Ces
voix, tout le jour, sont avarés De leur son mal articulé : Murmure creux,
gémi, raclé Oïl tranche un bruit soudain de crécelles barbares.

LE MARAIS 335 Mais dès la nuit I quel lintainaiTe ! Seul, dans
un chemin isolé, Au long d'un buisson qui s'effare. On serait presque un peu
troublé Par le cri toujours plus enflé De ces ventriloques bizarres Des vieux
étangs, des grandes mares.

336 LA NATURE. L'ESCARGOT Les oiseaux dont le bec
s'aplatit ou se busqué Le canard, le héron, la poule, la margot Ne trouveront
pas là ce prudent escargot : Nul danger qu'en sa grotte un ennemi
s'embusque ! Désormais, soleil, froid, grand vent — rien ne l'offusque. En
fait de mousse humide il a ce qu'il lui faut ; Tout hors de sa coquille, et
corné roide et haut, Il s'étale et se tend sans renfonçade brusque.

L'ESCARGOT. 337 Semblant plutôt voguer que ramper le
mollusque Laisse un luisant sillage au long du roc noiraud : A cette heure il
s'arrête ayant cheminé jusque Au fond de la caverne — il est sur un terreau
Qu'ont formé récemment des fienles de blaireau Dont la senteur compacte
emplit Tair qu'elle musqué.

338 LA NATinK. LES ÉPHÉMÈRES L'été, dans les endroits
déserts, Grouillent ces mouches minuscules : Points noirs, mignonnettes
virgules Voltigeotant au bas des airs. La nue et Ponde solennelles Les
regardent avec amour : Leur vie est un bonheur d'un jour Entre deux choses
éternelles !

■ ^l^H«*»»i LES ÉPHÉMÈRES. 339 Aujourd'hui, pour épanouir
Leur ivresse de quelques heures, Les bonnes brises sont meilleures,
L'ombre a voulu s'évanouir ; Et le soleil que rien n'émousse Fouille les bois,
descend aux creux. Parmi les coins gras et pierreux Allume la flaque et la
mousse. Pans un nimbe d'or aveuglant Elles tourbillonnent sans trêve Sur
une rivière de rêve Taciturne et fixe en coulant. Près d'un coudrier, d'un
bouleau A la ramure stupéfaite Leur agitation muette Répond au silence de
l'eau

340 , LA .NATURE. Elles font foisonnant des ailes Gomme un
petit brouillard mouvant Frôlé par un soupir du vent Ou par le vol des
demoiselles. Mais peu à peu, Theure les quitte, Et puis une autre — une
autre encor... En se rapprochant de la mort Elles vivent toujours plus vite. Et
le nimbe insensiblement Pâlit — devient un cercle rose, Puis rouge où
s'acharne morose L'innombrable tourniquement. Chaque pauvre petite
mouche Va disparaître avant la nuit : Voici que le soleil se couche.

The text on this page is estimated to be only 27.96% accurate

' *f* LES ÉPIIÉMÈUES. 341 Ayant pris naissance avec lui, Elles
meurent sur la rivière Avec le roi de la lumière. 2U.

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

3>î i.A yxrrnr LA PRIÈRE Plus que le genou qui fléchît Sur les dalles froides d'un temple, L'oeil est pieux lorsqu'il contemple El qu'en lui tout se réfléchit. On est vraiment religieux Si. devant l'Aube qui se lève, On a des larmes plein son rêve Et du sourire plein ses yeux.

LA PRIÈRE. 343 La périssable créature Qui s*émeut d'un soleil
couchant Bénit d'un hommage touchant L'Eternité de la Nature. Par
Teffarement de l'abime Et le vertige du sommet Avec le grand Sphinx on se
met En communion presque intime : Le cœur tend et monte vers lui S'il a de
certaine manière Le frisson blanc de la lumière Et le frisson noir de la nuit.
On dit sa gloire et sa louange En admirant ce qu'un rayon, Une rainette, un
papillon Peuvent faire d'un tas de fange.

44 LA NATURE. On lui montre qu'on le vénère En regardant
pousser le grain, Gomme on lui prouve qu'on le craint En tremblant au bruit
du Tonnerre. Votre silence le célèbre Quand, bois figés, dormantes eaux,
Vous ont pénétré jusqu'aux os Dé leur grande stupeur funèbre. Tel soir de
pluie, un solitaire Rend l'espace plus solennel En y voyant dans l'arc en ciel
L'Arc de triomphe du Mystère. 9 Écoutant le Vent il l'invoque, Il l'adore en
humant la mer, Et par son ivresse de l'air Qui rit, s'exclame et soliloque.

LA PRIÈRE. 345 Quel sacrifice, quelle fête L'exalte plus
sincèrement Que rame qui vit le tourment Des arbres pendant la tempête !
Jouir, Souffrir, Penser les choses Tour à tour joyeuses, moroses, C'est
implorer TÊtre inconnu : Et surtout grande est la prière Sans autres témoins
que Tair nu. Le ciel et Teau, Tarbre et la pierre.

The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate

TABLE DES MATIERES Le Vent 1 La Charrue . . li Le Champ
de Blé 15 La Canicule 19 Etudes de Vipères 25 La Vieille Hache 28 Le
Renouveau . 32 Impression d'Hiver 34 Les Feuilles Mortes 36 Le Sculpteur
48 Lune d'Orage 50 Le Petit Témoin 56 Les Grandes Routes 58 Le Brochet
* 60 La Grosse Anguille 71 Les Chats-Iluants 73 Le Coucou 75

*;î .»»' 348 TABLE DES MATIÈRES. Les Petits Endormis 80 Le
 Grillon 82 Les Deux Orvets 91 Les Révérences 93 Les Glas du Soir. 95"
 L'Attardée : 97 La Mouche 99 La Source 101 La Bête à Bon Dieu 105 Le
 Ciel 107 La Vision 120 Le Soleil Couchant 122 Le Casseur de Pierres.
 ^ 12i Les Moutons 126 Le Visiteur 137 Au Jardin 140 Les Vieilles Souches
 . ^ , 142 La Vase 145 Le Fond de TEau ' 148 La Bergère 153 La Jument
 Aveugle 159 Effet de Pluie 161 Nuit Mystique * 163 La Taupe 165 Au
 Crépuscule 167 Chaleur en Mer 169 La Couleur du Temps 172 Le
 Laboureur 177 Le Froid 179 Le Vieux Cimetière ...".... 186

TABLE DES MATIERES.	349
Le Fil du Télégraphe	189
Le Vieux Merle	191
L'Ornière	193
L'Ecume de l'Eau	199
Le Grand Rocher.	201
Le Crétin - ;	203
Conseil de la Nuit	210
La Nuit d'Orage.	212
Les Libellules	219
La Silhouette	223
L'Orphelin	225
Le Dormant	228
Message de Printemps	231
Passage de Fourmi.	234
Pluie dans un Ravin. . .	236
La Chagrineuse	240
Le Petit Paysage	242
Mon Chien Pistolet	246
La Journée Divine	248
Blagie du Soir	250
Les Violettes	252
Floraison Jaune	254
Le Roi-Silence	256
Esquisse	259
Le Foin	261
L'Insecte Aquatique	263
Les Pileuses	265
Journée d'une Cigale	267
La Bonne Rivière	278
La Folle . '	281
3D	

The text on this page is estimated to be only 25.95% accurate

I "ap-i" 350 TABLE DES MATIÈRES. Nuit de Feuilles 283 Les
Petites Croix 287 La Bonne Bête 289 Les Sylphes 291 La Grotte 293 Le
Troupeau de Vaches 295 Matin Brumeux 302 Le Bois de Moux SOIPaysage
Triste dtê Les Deux Venins 308 Le Poulain. , 310 L'Atelier du Menuisier
312 La Nuit Bienfaisante 319 SurrÉcluse 321 La Vieille ' 323 La Fumée
326 Les Vieux Pauvres 32S Le Petit Bois 330 Le Fossoyeur 332 Le Marais
334 L'Escargot 336 Les Ephémères 338 La Prière • 342 IÊYREUX,
IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEVi

» This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below. A fine is incurred by retaining it beyond the specified time. Please return promptly.

'': G. CHARPENTIER et E. FASQUELLE, ÉORREURS . 11, Rue
 de Grenelle, Paris Extrait 4a Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-
 CHARPENTIER à s fr* 5Ô te volame POÈTES CONTEMPORAINS
 JEAN AIGARD Les Poèmes de ProTonce. 1 vol. THÉODORE DE
 BANVILLE Poésies complètes. ... 5 vol. EMILE BLÉMONT Les
 Pommiers en fleur. . 1 vol. MAURICE BOUCHOR Les Chansons joyeuses.
 . i vol. Les Poèmes de l'Amour et de la Her 1 vol. Contes parisiens en vers.
 1 vol. Le Faust moderne. ... 1 vol. L'Aurore 1 vol. CLAUDE COUTURIER
 Chansons pour toi. ... 1 voK ALPHONSE DAUDET Les Amoureuses 1 vol.
 EDMOND HARAUCOURT L'Ame nue 1 vol. Seul i vol. ARSÈNE
 HOUSSAYE Poésies 1 vol. CLOVIS: HUGUES Les ÈYOCations 1 vol.
 FÉLIX JEANTET Les Plastiques 1 vol. MISTRAL Hiréio 1 vol. LUCIEN
 PÂTÉ Poésies i vol. JEAN RICHEPIN La Chanson des Gueux. . 1 vol. Les
 Caresses 1 vol. Les Blasphèmes 1 vol. La Her. 1 vol. GEORGES
 RODENBACH Le Règne du Silence. . . . 1 vol. MAURICE ROLLINAT
 Les Névroses Dans les Brandes. . . L'Abîme . i vol. . 1 vol. 1 vol.
 ARMAND SILYESTRE Poésies complètes. . . . La Chanson des Heures
 Les Ailes d'or. Le Pays des Roses. . . < Le Chemin des Etoiles. Roses
 d'Octobre i vol. . 1 vol. 1 vol. . i vol. 1 vol. 1 vol. PAUL VERLAI» fE
 Choix de Poésies. . . . 1 vol. GABRIEL VICAIRE Émaux Bressans 1
 vol. C.: ;'3fc' 8446. — Imprimeries réunies, me Mignon, 2, Paris.